



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

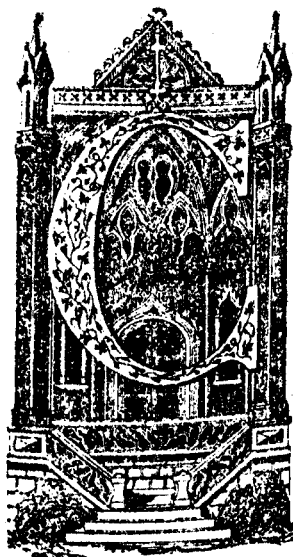
DÉCEMBRE 1849.

[12^{me} LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE
NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE IV.



HAQUE fois qu'une nouvelle guerre avait été déclarée à la France, la grande armée, ramenée par Napoléon aux habitudes militaires de l'antiquité, avait toujours en la satisfaction d'entendre son chef lui annoncer ce qu'elle allait avoir à faire, et lui rappeler en même temps ce qu'elle avait déjà fait. Confondant la gloire de ses soldats avec la sienne, l'empereur leur énumérait avec un éloquent laconisme les avantages qu'ils avaient obtenus, les traités de paix

qui en avaient été les suites, en présentant ces résultats comme leur ouvrage commun. Ce caractère apparaît tout entier dans la proclamation suivante, par laquelle il annonce l'ouverture de la campagne :

« Soldats ! dit-il, une troisième coalition s'est formée contre nous. L'Autriche a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé notre allié de sa capitale... Nous ne ferons plus de paix sans garantie; notre générosité ne trompera plus notre politique... Vous n'êtes que l'avant garde du grand peuple... Nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues, des privations à endurer; mais, quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons pas de repos que nous n'ayons planté nos aigles victorieuses sur le territoire de nos ennemis !

Après avoir tout prévu, Napoléon partit de Saint-Cloud pour aller se mettre à la tête de ses troupes.

Il arriva à Strasbourg le 25 septembre 1805, et le lendemain la grande armée commença de défilér sur le pont de Kehl. Au moment de son arrivée, l'empereur avait ordonné que la plupart des officiers généraux se rendissent sur les bords du Rhin le jour suivant à six heures du matin. Ce jour-là donc, une heure avant celle de ce rendez-vous, et malgré la pluie qui tombait par torrents, Napoléon se transporta à la tête du pont, pour s'assurer de l'exécution des ordres qu'il avait donnés, et là il fut continuellement exposé à la pluie jusqu'au moment où les premières colonnes eurent franchi le pont et se furent rangées par divisions de l'autre côté du fleuve. Dans cette circonstance, il fut mouillé de telle sorte, que l'eau qui dé coulait de ses habits et se réunissait sous le ventre de son cheval avait fini par y former comme une petite gouttière. Son chapeau était tellement imbibé de pluie, que le derrière retombait sur ses épaules; on eût dit de ces feutres que portent les charbonniers de Paris. Bientôt les généraux auxquels il avait donné rendez-vous vinrent l'entourer. Quand il les vit rassemblés, il leur dit :

—Voilà un grand pas de fait contre nos ennemis.

Puis, regardant autour de lui, il ajouta d'un air surpris :

—Mais où est donc Vandamme?... Pourquoi n'est-il pas ici?... Serait-il mort?...

Personne ne disait mot. Le général Chardon, très-aimé de l'empereur, se hasarda à prendre la parole :

— Sire, dit-il, il serait possible que le général Vandamme dormit encore; nous avons bu hier, ensemble, quelques verres de vin du Rhin à la santé de Votre Majesté, et sans doute....

— Général ! interrompit Napoléon avec sévérité, vous avez bien fait de boire hier à ma santé, mais aujourd'hui Vandamme a tort de dormir quand il sait que je l'attends.

Chardon offrit de dépêcher un de ses aides de camp à son compagnon d'armes.

— Laissons dormir Vandamme, dit Napoléon d'un ton d'homme ; il se réveillera peut-être ! alors je lui parlerai.

Au même instant Vandamme parut ; il avait le teint pâle et le maintien embarrassé.

— Général, lui dit Napoléon en lui lançant un regard sévère, il paraît que vous aviez oublié l'ordre que j'avais donné hier ?

Vandamme chercha à s'excuser en répondant :

— Sire, c'est la première fois que cela m'arrive ; je puis assurer à Votre Majesté que j'étais encore très-incommodé ce matin, parce que . . .

— Parce que vous vous êtes grisé hier comme un Allemand, interrompit Napoléon avec vivacité ; mais ajouta-t-il aussitôt, dans la crainte que cela ne vous arrive une seconde fois, vous irez combattre sous les drapeaux du roi de Wurtemberg, afin de donner aux Allemands, si c'est possible, une leçon de sobriété.

Vandamme s'éloigna, non sans dissimuler le chagrin que lui faisait é prouver cette disgrâce ; et, le même jour il rejoignit le corps d'armée wurtembergeois, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Après la campagne, il revint trouver l'empereur. Sa poitrine était couverte de décorations, et il était chargé d'une lettre autographe du roi Frédéric. Napoléon, après avoir lu cette lettre, dit à Vandamme :

— Général, n'oubliez jamais que si j'estime les braves, je n'aime pas ceux qui dorment quand je les attends ; n'en parlons plus.

Dès son entrée en campagne, Napoléon étonna l'Autriche par la rapidité de sa marche et l'habileté de ses manœuvres. Chaque jour il remportait une victoire ; la première fut celle de Wertingen, illustrée par le bouillant courage de Murat, qui coupa la route d'Ulm à Augsbourg. Après ce brillant début, Murat se porta sur Zusmerhausen, où Napoléon arriva en même temps que lui ; et la première chose qu'il fit fut de donner aux troupes de Murat le juste témoignage de sa satisfaction :

— Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous, dit-il ensuite à Excelmans, qui lui présentait les drapeaux enlevés aux Autrichiens.

Le chef d'escadron Wuillemly, accompagné d'un seul homme, mais feignant d'être suivi d'un corps considérable, avait décidé cent Autrichiens à mettre bas les armes. L'empereur le fit entrer dans sa garde avec son grade. Au pont de Lech, le brigadier Marente, cassé la veille par son capitaine pour faute de discipline, voit cet officier entraîné par le courant du fleuve ; il vole à son secours et le sauve. Napoléon se fait présenter ce soldat :

— Tu es un brave homme, lui dit-il ; ton capitaine t'avait cassé, il avait eu raison. En lui sauvant la vie, tu lui as prouvé que tu n'avais pas de rancune. C'est bien, l'un et l'autre vous êtes quittes. Mais moi, je ne le suis pas envers toi : je te nomme maréchal des logis et te fais chevalier de la Légion d'honneur. C'est à ton capitaine que tu dois ton avancement et cette récompense. Va donc le remercier.

Pendant ce temps, Ney enluttait l'archiduc Ferdinand au combat de Grunburg ; puis le maréchal Soult s'emparait d'Augs-

bourg. Quelques jours après, Soult prenait encore Memmingen avec quatre mille prisonniers, tandis que Ney faisait des prodiges de valeur au combat d'Elchingen et assurait le succès de la campagne et la prise d'Ulm. Ces victoires firent dire à Napoléon avec un léger mouvement, non de jalousie (de qui pouvait-il être jaloux ?) mais de brûlante impatience :

— Ce sont toujours les mêmes : ces deux hommes sont insatiables de gloire. Il me faut ma part cependant ! . . .

Cette part devait être celle du lion.

Le mauvais temps continuait : le froid était vif, les chemins fangeux ; mais les marches forcées de l'armée n'en étaient point ralenties. A cheval nuit et jour, l'empereur était toujours au milieu de ses troupes, et il se portait partout où il croyait sa présence nécessaire. Le 17 octobre, il fit d'un seul trait quatorze lieues à cheval, se coucha tout habillé sur un tas de paille, dans une grange, à l'entrée d'un petit village, sans domestique et sans aucune espèce de bagage. Cependant l'évêque d'Augsbourg avait fait illuminer, à un quart de lieue de là, un de ses châteaux, où on l'attendit toute la nuit. Pendant ce temps, le général Mack, trop lent à s'apercevoir qu'il allait être cerné par les français, s'était décidé à rentrer dans Ulm. Sa situation devenait, de jour en jour, plus critique ; enfin, le 19 octobre, il consentit à se rendre avec toute sa garnison, et il écrivit en conséquence à l'empereur. Celui-ci lui envoya immédiatement Berthier, pour traiter des conditions de la capitulation : il fut convenu que le lendemain les troupes autrichiennes se rendraient prisonnières avec armes et bagages, et que la place serait remise avec tous ses approvisionnements et ses munitions.

A deux heures de l'après-midi, au moment où cette formalité si pénible pour les Autrichiens allait s'accomplir, l'armée française se rangea en bataille sur les hauteurs, à un quart de lieue environ d'Ulm, dans tout l'éclat de la grande tenue militaire. Napoléon, un peu en avant de son brillant état-major et entouré de sa garde, s'était placé sur une petite éminence formée par un bloc de rochers. A côté de lui était un grand feu de bivac près duquel il avait fait avancer la musique de son premier régiment de grenadiers à pied. Aussitôt que les portes de la place s'ouvrirent, les tambours, accompagnés des fifres, battirent la marche, puis la musique se fit entendre. Alors l'armée autrichienne commença à défilér, en silence et l'arme sous le bras gauche. Elle alla, corps par corps, jeter ses armes dans un immense fossé que l'on avait creusé exprès au bas du monticule où se tenait Napoléon. Trente-trois mille hommes, dont deux mille de cavalerie, avec dix-neuf généraux, quarante drapeaux et soixante pièces de canon suivies de leurs caissons attelés, passèrent devant la grande armée. La cavalerie autrichienne, ayant mis pied à terre, livra ses chevaux aux chasseurs de la garde. En se dépouillant de leurs armes ces soldats criaient : "Vive l'empereur Napoléon !" Mack était là ; il répondit à des officiers de la garde qui s'étaient adressés à lui sans le connaître :

— Vous voyez devant vous le malheureux Mack.

D'autres généraux disaient :

— Messieurs, il est impossible de résister aux manœuvres de votre empereur : ses combinaisons nous ont perdus.

Pendant ce temps, Napoléon, toujours calme, adossé sur son cheval blanc, la main qui tenait les rênes posée sur l'arçon

de sa selle, l'autre appuyée sur la hanche droite, conservait en apparence la plus froide impassibilité; mais il avait dans son regard un feu qui eût fait reculer une armée tout entière. Cependant il entendit derrière lui un propos qui lui fit froncer le sourcil : un officier général de son état-major, qui aimait à faire de l'esprit, racontait tout haut à ceux qui l'entouraient le prétendu bon mot d'un des soldats de sa division :

— Je passais, disait-il, dans les rangs il n'y a qu'un moment, et j'ai dit aux soldats : « Eh bien ! mes amis, voilà bien des prisonniers ? »

« — C'est vrai, mon général, m'a répondu l'un d'eux, nous n'avions jamais vu tant de... *farceurs* à la fois. »

L'empereur, qui avait l'oreille à tout, se retourna aussitôt, et dit à cet officier général d'un ton où perçait son mécontentement :

— Silence, monsieur ! ne calomniez pas d'avantage vos soldats, qui ont toujours su joindre la générosité à la bravoure.

Puis il ajouta à demi-voix en s'adressant à ses aides de camp :

— Il faut se respecter bien peu pour insulter des hommes aussi malheureux que ceux que nous voyons devant nous... Savary, allez dire de ma part au général... de se retirer.

L'opération de cette remise d'armes dura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir. Lorsque la garnison d'Ulm eut entièrement défilé, Napoléon fit appeler auprès de lui les généraux autrichiens, qui semblaient tous très-attribés, et leur dit avec bonté, mais d'un ton bref :

— Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste. Franchement, je ne sais pourquoi il se bat contre moi ; j'ignore ce qu'il veut. Qu'il dise un mot, et cent cinquante mille hommes, prêts à s'entr'égorger, peuvent rentrer tranquillement dans leurs foyers.

— Sire, répondit Mack, l'empereur d'Allemagne, mon maître, ne voulait pas la guerre ; il y a été contraint par la Russie.

— Qu'est-ce à dire, *contraint* ?... répliqua Napoléon en se redressant sur son cheval ; est-ce que l'on contraint une puissance ? Alors quel rôle a donc consenti à jouer votre empuissance ? Est-il une puissance humaine qui puisse me contraindre ? Est-il une puissance humaine qui puisse me contraindre, moi (et il appuya encore sur ce mot), à faire ce que je ne veux pas ? Aussi, moi, suis-je une puissance !... mais lui !...

La prise d'Ulm frappa d'étonnement les peuples et les rois de l'Europe ; mais elle ne compléta cependant pas la défaite des Autrichiens, et l'archiduc Ferdinand, qui était parvenu à rallier les débris épars de son armée, se présenta de nouveau au combat. « Nous allons les exterminer, » avait dit Napoléon en apprenant cette nouvelle ; et de nouveaux triomphes étaient venus justifier ces paroles. La victoire, fidèle au vieux drap de la république, s'était désormais attachée aux aigles de l'empire. Déjà, après le combat de Nuremberg, Napoléon avait dit :

— C'est leur coup de grâce ; j'espère que de longtemps je n'entendrai parler des Autrichiens. Maintenant, messieurs les Russes, je suis tout à vous.

En effet, il se porta vivement au-devant d'eux, les culbuta sur plusieurs points, les chassa devant lui, et, le 13 novembre 1805, il faisait son entrée triomphale dans la capitale de l'Aut-

riche, à la tête de sa vieille garde. Pendant qu'on défilait, un grenadier, scandalisé de la quantité de boue que le mauvais temps, les pluies continuelles et le défaut de soin avaient accumulée dans la grande rue de Vienne, dit d'un ton de mépris à un de ses camarades, en lui désignant quelques Viennois à tournure hétéroclite que la curiosité avait attirés sur leur passage :

— Et ils ont le front d'appeler ça une patrie ! Il n'y a que de la crotte.

Napoléon ne séjourna pas longtemps à Vienne. Continuant à poursuivre les Russes avec ardeur, il les atteignit à Brunn, s'empara de ce poste et prit position à Wischau, devant une armée de cent mille hommes commandée par deux empereurs et nombre de généraux habiles. On était au 1er décembre, veille de la bataille d'Austerlitz. De grand matin, Napoléon parcourut au pas de son cheval toutes les sinuosités du terrain situé en face de la position qu'il avait fait occuper à ses troupes. Il s'arrêta à chaque hauteur et fit mesurer les distances :

Messieurs, dit-il à ses aides de camp et aux officiers de son état-major, je ne saurais trop vous recommander d'examiner le terrain, parce que demain vous aurez à le parcourir plus d'une fois.

Puis il fit immédiatement placer, à force de bras, une batterie de douze pièces de campagne sur un petit mamelon isolé qui dominait le front de l'armée russe ; comme on ne put y traîner de caissons, il voulut qu'on amassât derrière chacune de ces pièces deux cents gargousses, en disant :

— Ce ne sera pas trop, car je compte bien leur donner de la *tablature*.

Puis il descendit de cheval pour se reposer, et regagna à pied le premier poste d'infanterie. Il causait avec Savary, qui, pour la seconde fois, revenait du quartier général de l'empereur Alexandre, près duquel Napoléon l'avait envoyé pour tenter un dernier effort de négociation.

— En vérité, disait-il à cet aide de camp, il faut que ces gens-là soient devenus fous ! Ils me demandent, m'avez-vous dit, d'évacuer l'Italie, lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de m'arracher Vienne ; il faudrait que je cédasse bénévolement ma belle couronne de fer à ce... roi de Sardaigne...

Napoléon n'acheva pas sa phrase et haussa les épaules.

— Eh ! que seraient-ils donc de la France, reprit-il en relevant la tête avec fierté, si nous venions à être battus ?... Mais c'est impossible, n'est-ce pas ?... Par ma foi ! il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais avant vingt-quatre heures je leur donnerai une bonne leçon.

L'empereur était irrité ; il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de la pointe de sa cravache les petites mottes de terre éparses sur son chemin. La sentinelle du poste qu'il venait de dépasser l'avait écouté sans affectation. Elle était restée immobile après avoir présenté les armes, et Napoléon avait si peu fait attention à ce mouvement qu'il n'avait pas même rendu le salut d'usage, chose qu'il n'oubliait jamais. Il continua sur le même ton :

— Mais, à les croire, il semble qu'ils n'ont qu'à nous avaler !

— Oh ! oh ! grummela alors le vieux soldat sans changer de position ; nous nous mettrons en travers.

Ce mot, devenu historique, fit sourire Napoléon et le calma.

— Tu as raison ! dit-il au factionnaire avec un signe de tête approbatif, oui !... nous nous mettrons en trayers.

Arrivé à son quartier général, il ne s'occupa plus que des dispositions à prendre pour la bataille qu'il comptait livrer le lendemain, et le soir il fit publier la proclamation suivante qui électrisa toute l'armée :

« Soldats ! l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment vaincus. Soldats ! je dirigerai moi-même vos bataillons ; je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la mort dans les rangs ennemis ; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups, car, dans cette journée surtout, il y va de l'honneur de l'infanterie française. Que sous le vain prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun se pénétre bien de cette pensée, qu'il faut vaincre enfin ces stipendiés de l'Angleterre qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation. Une victoire finira cette campagne, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Un peu avant minuit, Napoléon, voulant juger de l'effet qu'avait pu produire sa proclamation, s'adressa à Duroc et à Junot en leur disant :

— Mettez une redingote sur vos uniformes, et venez avec moi : je veux voir si tout est en ordre... Messieurs, dans les grandes occasions, rien n'est tel que l'œil du maître.

C'était le 1er décembre, ayons-nous dit ; il faisait un froid de plusieurs lous, pour nous servir de l'expression de Junot, dont la gaieté originale ne s'était pas encore démentie depuis le siège de Toulon ; mais personne ne songeait à la rigueur de la saison. Le feu des bivacs était entouré par ces valeureux soldats que plus tard on devait qualifier du nom de *grognauds*, réputés aujourd'hui les premiers et les plus braves du monde. Les vieux grenadiers causaient ou chantaient en *astiquant leur fournement* pour le lendemain. Quelques-uns racontaient les belles campagnes d'Italie et les merveilleuses campagnes d'Égypte ; les autres parlaient de Marengo, puis de la solennité du couronnement, qui avait eu lieu l'année précédente à la même époque, et aucun d'eux n'avait encore perdu le souvenir des *distributions extraordinaires de vivres et de liquides* qui leur avaient été faites en cette occasion. Quant à Napoléon, enveloppé dans sa redingote grise, il avait déjà passé et repassé inaperçu derrière ces groupes, en écoutant les conversations et en prenant fréquemment du tabac, lorsque tout à coup, arrivé près d'un bivac dont le feu plus ardent vint à éclairer son visage pâle et fatigué, un caporal occupé à mettre une pierre neuve à son fusil l'aperçoit et s'écrie en reculant de deux pas :

— Tiens ! le Petit-Caporal !

A cette exclamation, tous lèvent la tête. *L'empereur !...* répètent-ils. *Vive l'empereur !* répondent les soldats du bivac voisin.

Et sur toute la ligne, dans les tentes et jusqu'aux postes avancés, partout le cri de *vive l'empereur !* est porté, d'échos en échos, jusqu'au centre de l'armée russe, pour qui ce hurra est un sinistre avertissement. Chaque soldat veut voir son empereur ; les feux deviennent déserts et s'éteignent ;

la nuit la plus sombre succède à la clarté douteuse à la faveur de laquelle Napoléon avait pu se guider ; mais, par une inspiration générale et instantanée, les soldats, afin d'éclairer sa marche, imaginent de rouler la paille sur laquelle ils couchent, et de l'attacher comme un flambeau au bout de leurs baïonnettes. Aussitôt que quelques-uns ont accompli ce dessein, tous les bivacs imitent cet exemple, et plus de cinquante mille fanaux ainsi allumés montrent à Napoléon son armée debout devant lui ; et tandis que les brandons enflammés s'agitent dans l'air, d'enthousiastes acclamations continuent de l'accueillir sur son passage. Ce fut alors qu'un des plus anciens grenadiers du premier régiment s'approcha de Napoléon, et, faisant allusion à sa proclamation, lui dit en le regardant fixement :

— Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ! je te promets, au nom de tous mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux des Russes, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Ce sera notre bouquet ! s'écria un sous-officier.

— Oui ! oui !... Vive l'empereur ! reprirent avec cet accent qui part du cœur tous les soldats qui l'entouraient.

— Ah ! tu veux de la gloire ? dit un autre ; eh bien ! demain on t'en... *flanquera*. Sois tranquille, on t'en... *flanquera*.

Napoléon, vivement ému, ne chercha pas à les éloigner, car il était facile de lire dans ses yeux combien ces preuves d'amour lui étaient précieuses.

— Assez, mes amis ; assez, mes braves, leur dit-il. Depuis longtemps vous m'avez appris à compter sur vous.

Quant à Duroc et à Junot, ils ne pouvaient que pleurer, en cherchant à serrer à la fois toutes les mains des officiers généraux qui leur étaient tendues.

— Quo marmottes-tu tout bas ? demanda Napoléon en s'approchant doucement d'un vieux grenadier, auquel il tira une moustache qui peut-être n'avait pas été coupée depuis le passage des Alpes.

Ce soldat tenait comme ses camarades une torche de paille, dont le reflet éclairait sa figure brune, partagée horizontalement par une énorme cicatrice.

— Je dis... je dis...

— Répète-moi ce que tu as dit, je te l'ordonne.

Alors le soldat, foulant aux pieds son brandon de paille enflammé afin de l'éteindre plus vite, reprit avec un accent de sensibilité mêlée de rage comique :

— Eh bien ! mon empereur, je dis que j'aurai un fameux malheur si je ne me fais pas tuer demain pour vous obliger...

Napoléon fit un mouvement.

— A moins cependant qu'un ordre du jour défende de se faire tuer, parce qu'alors, voyez-vous, sire, tout le tremblement... n'importe quoi... les Russes... enfin...

Ce soldat, l'œil en feu, les mains agitées d'un frémissement convulsif, ne savait plus que dire ; Napoléon, qui avait lâché sa moustache, lui prit l'oreille, et, avec ce sourire d'ineffable bonté qui n'appartenait qu'à lui, l'interrompit en disant :

— Tais-toi !... Tu ne seras pas tué, je t'en réponds... Je ne veux pas que tu sois tué, je te le défends.

Et de nouvelles acclamations s'élevèrent de toutes parts.

La nuit était déjà avancée, mais le ciel était splendidement

étoilé. Napoléon rentra à la chétive cabane que ses grenadiers lui avaient construite ; avant de prendre un peu de repos, il dit avec émotion aux chefs de corps dont il était entouré :

— Messieurs, cette soirée est la plus belle de ma vie.

Si les Russes avaient pu être témoins de ce qui venait de se passer, sans doute ils eussent perdu leur jactance, et ils n'eussent point parlé aussi légèrement qu'ils le faisaient de cette grande armée, "qu'ils devaient, disaient-ils, *méantir du premier choc, et conduire prisonnière en Russie.*" Mais la fortune leur devait la terrible leçon qu'ils regurent le lendemain. D'ailleurs, Savary avait été témoin de la fatuité de leurs jeunes officiers. Il en avait rendu compte à l'empereur, qui lui-même avait reçu l'aide de camp russe Dolgoroucki, dont l'inconvenance l'eût sans doute indigné si elle ne lui eût fait pitié ; mais il se garda bien de détruire cette confiance des Russes en leur supériorité. Des démonstrations de crainte

avaient même été faites habilement en présence de cet envoyé d'Alexandre.

Après avoir congédié la majeure partie de son monde, Napoléon s'était étendu sur trois chaises et avait dormi profondément. Les gens de service, rassemblés autour du feu en dehors de son bivac, s'étaient couchés sur la terre glacée, enveloppés de leurs manteaux. Depuis cinq jours aucun d'eux n'avait fermé l'œil, et Constant, le premier valet de chambre de l'empereur, dormait depuis quelques instants, lorsque, sur les trois heures et demi, son maître le fit appeler pour lui demander du punch. Constant aurait donné volontiers les empires d'Autriche et de Russie en échange d'une heure de sommeil de plus, et cependant dix minutes après il apportait le punch qu'il avait fait au feu du bivac. Napoléon en offrit au grand maréchal, à Berthier et à ses aides de camp ; lui-même en but un demi-verre ; le reste fut partagé entre les gens de service. — *A continuer.*

CHANGEMENT DE SCÈNE.

NOUVELLE AMERICAINE.

I.



VOTRE cas n'est nullement singulier, monsieur Clayton, bien que les maladies ne soient pas chose ordinaire chez les personnes de votre âge. Vous dites que vous avez vingt-deux ans.

— Il ne s'en manque que de quelques mois, docteur.

— Je n'ai qu'une seule ordonnance à vous prescrire. Monsieur, c'est un changement de scène.

— Voilà précisément ce qui me tue. Depuis que je suis sorti du collège, armé d'un diplôme, j'ai changé de scène aussi souvent qu'un fourbe de comédie. Parcourant les contrées les plus sillonnées de notre pays, à partir de l'extrême nord jusqu'à la dernière ligne sud ; j'ai pris les eaux dans quatre ou cinq endroits différens en une seule saison.

— Et qu'y avez-vous fait ?

— Ce qu'y font tous les autres ; j'ai bu et mangé, je me suis promené, j'ai dansé, joué au billard, etc. Puis l'hiver venu, j'ai visité les grandes villes.

— Et qu'y avez-vous fait ?

— Ce qu'y font tous les jeunes gens de ma condition. J'ai fréquenté les lions. Présenté aux beautés du jour, j'ai reçu et accepté des invitations, . . . ainsi de suite.

— Il me semble qu'un tel genre de vie ne diffère pas matériellement de celui que vous menez chez vous.

— A vrai dire, je partage votre avis ; un théâtre ressemble

à un théâtre, un dîner à un dîner, une soirée à une soirée. Quand aux femmes, je trouve qu'elles ont toutes un grand air de famille. Ce sont les mêmes manières de se travestir, les mêmes moyens pour se rendre parfaites. Celles-ci ont un peu plus de telle chose, celles-là un peu moins de telle autre. L'hiver passé, j'ai pris la résolution de rester chez moi, et, comme vous tenez rarement compte de mes souffrances, docteur, j'ai consulté un de vos confrères sur mes migraines et mes lassitudes. Il m'a ordonné d'essayer des exercices gymnastiques. Mais on s'ennuie vite à ces prouesses d'acrobate. C'est un genre de vie bien stupide que celui qui ne nous fait exister que pour défendre notre santé contre les attaques des passions. Ce n'est pas vivre, selon moi, c'est ne point mourir.

— Avez-vous jamais cherché à vous occuper par l'étude ?

— Pas avec assez de persévérance pour m'y habituer. J'ai, à l'instigation de mon père, il y a un an ou deux, commencé à étudier les lois. Je n'ai vu encore que quelques volumes de Blackstone. Je ne suis pas bibliomane : j'ai besoin d'être excité au travail pour qu'il me profite. Au collège, je me faisais de l'étude un point d'honneur ; ici, sans rivalité, sans émulation, elle n'a pas d'intérêt pour moi. Rien, du reste, ne m'oblige à suivre une profession. J'en sais tout autant qu'il me faut pour tenir convenablement mon rang dans la société. Je voudrais, docteur, que vous fussiez d'avis qu'un tour en Europe n'est indispensable, et que vous pussiez décider mon père à ce que j'entrepris cette grande traversée.

— Je ne me prêterai pas à ce désir là, monsieur Clayton,

Dans les circonstances où vous êtes, un tour en Europe ne vous serait d'aucun avantage. Pourtant, un changement de scène vous est nécessaire. Je verrai votre père ; je lui donnerai mon avis sur vous, et s'il agrée votre projet de voyage outre-mer, je vous promets de ne rien dire qui puisse l'entraîner.

Le gentleman, content du docteur, prit congé de lui. Ce dernier, dès que le jeune ennuyé, au visage sans énergie, quoique distingué, fut sorti de son cabinet, se mit à sourire avec ironie.

— Telle est, pensa-t-il, la conséquence qu'entraîne après lui le nom de riche héritier. Je rends grâce au ciel de ne l'avoir pas été. C'est une chose inexplicable pour moi qu'un homme aussi perspicace que le juge Clayton, qu'un magistrat actif qui a si bien mérité de prendre du repos, et qui, malgré sa grande fortune, se voue aux devoirs d'une charge sur laquelle pèse une immense responsabilité, ait pu s'aveugler au point de s'exposer à voir son fils mal tourner par suite de son extrême indulgence. Sa faiblesse, j'en conviens, est excusable sous certain rapport. Le jeune fou est doué de bonnes qualités. Il en a trop pour se perdre, pour peu qu'on veuille bien venir à son aide. Il est modeste, exempt de mauvais penchans, chose digne de remarque, si l'on fait la part des désœuvrés qu'il fréquente. Le jeune homme ne manque pas de moyens. J'appellerai très-certainement sur ce grave sujet toute l'attention du vieux juge son père. C'est un de mes amis les plus éprouvés ; ma conscience me défend de garder plus longtemps le silence envers lui, quand je vois son fils sur le point de gaspiller un bel avenir par pure insouciance.

II.

Peu de jours après son entrevue avec le docteur, le jeune C'ayton entra dans la bibliothèque de son père. Le juge était occupé à remuer et à parcourir quelques dossiers de jurisprudence. Bientôt, mettant à part les papiers qu'il avait examinés, il dit à son fils :

— Je voudrais bien, Harry, que vous me fissiez le plaisir de vous asseoir et de me copier ces pièces.

— Sans contredit, mon père, si vous n'êtes pas trop pressé ; car je me sens pour l'instant indisposé... Et craignant que cette phrase ne parût pas assez explicite :—J'éprouve, ajouta-t-il, un léger mal de tête.

— Je suis peiné, mon fils, répondit le vieux gentleman, de voir que depuis peu vos indispositions soient devenues si fréquentes. J'éprouve un cuisant chagrin à vous dire qu'elles arrivent dans un moment où votre santé si compromise vous serait plus nécessaire que jamais.

— Pour quelle raison ? demanda le jeune homme tout surpris.

Le juge hésita une minute avant de répondre ; puis arrêta sur Harry un regard sérieux :

— Vous pensez, lui dit-il, être l'enfant d'un homme riche ?

— Certainement mon père...

Et comme le vieillard gardait un silence grave et que l'inquiétude semblait se peindre sur son visage :

— J'espère, murmura-t-il, que les derniers troubles qui ont

agité notre époque et causé la ruine de tant de personnes, n'ont pas été désastreux pour vous !

— Si vous l'espérez pour l'amour de moi, Harry, je vous en remercie. Si ce n'est que par intérêt pour vous-même, je vous plains. Mettez tout au pis. Tâchez de vous faire à l'idée de la nécessité et de chercher désormais dans votre travail de quoi subvenir à votre existence.

A cette nouvelle désolante, le juge s'attendait à voir naître quelque désespoir chez son fils. Il n'en fut rien. Le jeune homme, après avoir réfléchi un instant, dit avec calme :

— Ce que vous m'annoncez est-il donc si affligeant, mon père ? Vous me voyez, il est vrai, chagrin, mais c'est pour vous seul que je prends part à cette catastrophe. S'il peut vous rester assez de fortune pour continuer à jouir de l'aisance à laquelle vous êtes habitué, je regarderai comme une douce occupation le travail qui devient une nécessité pour ma vie, et je m'y livrerai avec plus de joie que vous ne sauriez croire.

— Bien, Harry, vous êtes un noble garçon, dit le juge en serrant la main de son fils. Vous me soulagez d'un poids terrible. Je n'oublierai pas vos bons sentimens ; j'aiderai à vos intentions.

— Comment, mon père ?

— Ne me demandez pas d'explications quant à présent ; réfléchissez seulement jusqu'à demain à ce que je viens de vous dire.

— Voilà, pensa Harry, un changement de scène assez grand pour satisfaire le docteur. Je suivrai son ordonnance sans avoir à m'en trouver mal.

Le jeune homme se retira dans sa chambre pour songer à sa nouvelle position, et la fatigue qu'amena l'émotion, lui fit goûter, cette nuit-là, un sommeil plus profond qu'il n'en eut jamais au sortir d'un opéra ou d'un souper aux huîtres.

Le lendemain matin, il quitta le lit plus tôt que de coutume et alla trouver son père, qui se levait toujours avec le soleil.

— Déjà debout, Harry ! dit le juge, c'est à merveille ! Vous avez fait, je pense, vos réflexions sur notre entretien d'hier au soir ?

— Oui, mon père, de très sérieuses.

— Et le résultat ?

— A été de me convaincre que j'ai dissipé follement les trésors dont votre bonté m'a comblé ; mon étourderie va porter son fruit. Je dois être puni d'avoir osé plus compter sur vous que sur moi. Vos libéralités me manquant, toutes ressources dans le présent me font défaut avec elles ; nonobstant, je ne veux pas me laisser décourager pour l'avenir. Mon esprit et mon corps prendront de la force dans l'exercice et le travail. Si vous daignez, mon père, approuver ma résolution, j'opte pour continuer, ou plutôt pour commencer l'étude des lois.

— J'approuve votre choix, Harry ; c'est celui que j'aurais moi-même fait pour vous. Mais il est un point important que d'abord il faut éclaircir. Deux ans au moins s'écouleront avant que vous puissiez pratiquer et gagner un dollar ; commentez-vous vivre pendant ce temps-là ? Vous savez combien, à votre sortie du collège, je désirais vous faire étudier sous ma direction. Je me croirais encore heureux de devenir votre précepteur ; mais la situation où je me trouve s'y oppose. Des

embarras d'argent m'obligent à quitter cette maison, à chercher un logement conforme aux modestes habitudes que m'imposent de cruels revers. Si je vous prends avec moi, il faudra que nous vivions d'une façon très restreinte ; n'importe, soyez le bien venu pour partager ce qui me reste : je suis décidé à endurer de grandes privations pour l'amour de vous.

— Vous n'en souffrirez aucune, si vous me jugez assez fort pour venir à votre aide. Quel reproche ne mériterais-je pas à me voir taxé d'étourdi inutile à moi-même et incapable de rendre le moindre service à personne ; d'homme sans courage attendant ma subsistance d'un mince revenu qui, sans la part que je lui prends, serait un avoir suffisant pour mon père. Oh ! je ne puis songer à cela qu'avec la plus grande honte ; mais je ne puis non plus trouver un remède prompt qui corrige le mal.—Que me conseillez-vous ?

— Merci, cher enfant, merci pour ta confiance en moi, pour ta délicatesse. Je ne sais qu'une chose qui t'offre une véritable ressource, c'est de faire les classes d'une école dans notre pays, et d'employer le temps qu'elle te laissera à poursuivre tes propres études. Un grand nombre de nos hommes de lois les plus distingués se sont de cette manière préparés à leur profession.—Je crois en vérité, mon fils, que vous feriez un très-bon maître d'école. Vous avez un excellent caractère, et les connaissances que vous devez à l'ambition qui vous dominait au collège, vous rendent capable de diriger une classe du premier degré. Si cependant votre savoir ne vous permet pas d'y prétendre, une moins forte peut encore subvenir à votre existence. Que l'achat d'une garde robe ne vous préoccupe pas : je vous fournirai tous les vêtements nécessaires : ce sacrifice est dans mes moyens, je le ferai avec plaisir.

— Je n'ai rien à demander de plus, mon père, si par l'ins-truction que je donnerai aux autres, j'obtiens moi-même en échange la science qui me manque. Mais, où rencontrer un tel avantage ! Votre assistance peut seule me le faire trouver. Oui, je suis forcé de vous l'avouer à ma honte : jusqu'ici j'ai toujours marché en aveugle, n'observant rien, n'acquérant rien de ce qui m'eût été si utile.

— Heureusement, Harry, ma manière d'agir a totalement différé de la vôtre. Je crois pouvoir tirer un plan, dont le résultat vous sera favorable. En attendant que j'aie fait mes dissulations, continuez à vivre ici dans l'aisance. Qu'aucun de vos camarades n'ait le moindre motif de soupçonner le changement survenu dans mes affaires.

Quinze jours après cet entretien, le juge Clayton fit venir son fils dans son cabinet :

— Mes démarches ont réussi, lui dit-il, en laissant tomber sa main sur un papier qu'il s'abstint de lui présenter. Je viens de recevoir cette lettre d'un de mes amis les plus dévoués, de Wallace Malcolm, le vieux compagnon d'enfance dont vous m'avez souvent entendu parler. Je lui ai écrit au sujet de notre position pécuniaire, et, dans sa réponse pleine de générosité, il s'offre d'aider à tous nos projets. Il dirigera vos études aussi bien que je le pourrais faire ; c'est un des juriconsultes les plus capables, quoiqu'il ait toujours évité de s'attacher au barreau d'une ville. Il m'annonce qu'il ne doute pas de vous obtenir immédiatement une classe ; et, comme il est influent, il exécutera sa promesse, le village de A. . . où il demeure, est dans un des sites les plus agréables ; c'est un endroit tran-

quille et sain, où vous trouverez une société choisie, sans rien rencontrer qui vous excite à la dissipation et à la dépense. Enfin, c'est la planche de salut que la Providence vous ménage, c'est la seule chose qui convienne à un jeune homme dans votre situation. Harry, M. Malcolm me presse de vous envoyer chez lui, je ne vois aucune raison pour attendre.

III

La fin de la semaine suivante vit débarquer notre héros dans une auberge du petit village. Il arriva un samedi et se mit en devoir de chercher la demeure de l'ami de son père. En prenant ses informations, il apprit que M. Malcolm était absent de chez lui et vaquait à des affaires dans une ville voisine. Force fut donc au jeune Clayton de contenir son impatience jusqu'au lundi.

Le lendemain dimanche, la population du village se rendit de bonne heure au temple, et Harry fit de même. Harry n'avait jamais manqué d'y aller les jours consacrés au culte : c'était une habitude que son père lui avait fait contracter ; mais quoiqu'il y fût ostensiblement pour prêter l'oreille aux paroles des dandies, il ne pouvait se rappeler avoir, en aucun temps, écouté un sermon d'un bout à l'autre. Ce jour-là, il écouta et ne perdit pas un mot de ce qu'il entendit. Le prédicateur était un jeune homme à peu près de son âge. Lorsque Harry eut fait cette remarque, son attention se trouva fixée. Bientôt, il se vit captivé, entraîné par l'éloquence du ministre ; un sentiment de honte sur son infériorité morale s'empara de lui. Le discours du religieux le frappa. Il s'agissait de l'usage et de l'abus des dons de la Providence : le temps, la fortune et le talent. En emportant en lui l'idée de la haute destinée que Dieu réserve à ces dons et qui ne se borne pas à une pure jouissance des sens, ni même de l'intelligence, Harry gagnait déjà quelque chose à son changement de scène. La majeure partie des auditeurs débouchait de l'église vers la principale rue du village ; mais Clayton, en la traversant, pour se rendre de son logis au temple, avait aperçu une route plus champêtre et plus pittoresque ; il la suivit. L'air était alors embaumé des primeurs de mai, et Harry, cheminant en silence, s'arrêtait de temps à autre pour contempler les jardins odorans que bordait son sentier, et pour plonger des yeux dans ces vastes corbeilles, exhalant autour d'elles le parfum des blanches fleurs qui dentelaient tous les arbres comme d'une neige d'été.

A de courts intervalles, il avait entendu un pas léger derrière lui ; faisant d'abord peu d'attention à ce bruit, il se retourna bientôt pour voir qui pouvait venir. Un visage doux et gracieux, encadré dans une coiffure pleine de goût, un visage de jeune fille habillée de blanc, fixa instantanément son regard. Pour la laisser arriver jusqu'à lui, et se trouver sur la même ligne qu'elle, Clayton ralentit sa marche, à tel point que le piéton le plus modeste eût été bien excusable en cherchant à le devancer. C'est ce que ne craignit pas de faire la jeune personne. Harry, dès-lors, put l'examiner au passage. La figure de l'inconnue dessinait un ovale délicieux : ses cheveux blonds, teints, pour ainsi dire, des plus doux rayons du soleil levant, ses yeux limpides enchassés comme deux rubis sous des paupières qui se rejoignaient en mourant, ses épaules blanches, sur lesquelles une tête délicate se balançait avec grâce ; mille autres attraits enfin, joints à l'éclat, à la fraîcheur de la

jeunesse, agirent fortement sur l'esprit de Harry et lui donnèrent à penser.

— Cette jeune fille, se dit-il, doit me trouver bien paresseux de me laisser dépasser par elle.

Dans cette appréhension, il traversa le sentier étroit et se mit à marcher de l'autre côté du chemin, réglant son pas sur celui de la belle inconnue. Alors, pour nous servir de l'expressive locution du barde oriental : "Il la regarda et elle le regarda..." Puis tous deux regardèrent droit devant eux. Pour quiconque est préoccupé tout à la fois par la curiosité et la mauvaise honte, une telle promenade ne peut manquer de causer un certain embarras ; c'est ce qu'éprouva Harry, à sa grande surprise.

Il n'en fut pas de même de la jeune fille. Elle allait aussi tranquillement qu'une belle à la mode, habituée à se voir chaque jour l'objet des regards de la multitude. Avant de se séparer d'elle pour entrer chez lui, Clayton essaya de rencontrer ses yeux bleus et de scruter dans cette miniature du ciel s'il n'y avait pas un bonheur pour lui ; sa compagne de marche, sans y voir aucune intention, le reçut avec la sérénité d'une mère de famille. Harry eût voulu pour beaucoup trouver quelqu'un qui pût le renseigner complètement à l'endroit de la jeune miss ; mais personne ne s'offrit à lui, il s'en remit donc au temps, au hasard pour apprendre ce qu'il désirait savoir.

Le lendemain lundi, à l'heure qui lui parut la plus propice pour une visite de campagne, Harry s'achemina vers la demeure de M. Malcolm, située à l'une des extrémités du village. Harry n'avait pas encore vu une aussi petite et aussi jolie habitation. Perdue sous les arbres verts dont les branches enlacées suspendaient leurs grappes de fleurs sur son toit, on eût dit d'elle un nid d'oiseau caché dans un buisson d'aubépine.

Arrivé dans ce pittoresque Eldorado, Clayton apprit que M. Malcolm était de retour. Celui-ci, en effet, se trouvait dans une bibliothèque de moyenne dimension, mais close de tous côtés par une muraille de livres. Retranché dans cette forteresse de la science, le juriconsulte venait de s'asseoir devant une table recouverte de serge, quand notre héros entra. Dès qu'il eut reçu la lettre d'introduction du jeune étranger, il leva vers lui un regard auquel des sourcils larges et épais donnaient une redoutable pénétration. Grand et mince, d'un âge avancé, son air et sa tenue rappelaient le général Jackson. Après avoir jeté les yeux sur la lettre, il dit avec un sourire grave :

— Je suis charmé, M. Clayton, de vous voir si tôt. La promptitude que vous avez mise à vous rendre à mon invitation me prouve que vous ne reculez pas devant le nouveau genre d'existence qu'on vous a conseillé. La vie d'étude et de travail qui s'offre à vous diffère bien de celle que vous avez connue jusqu'ici ; j'espère pourtant que vous aurez la sagesse de profiter de ses avantages en vous soumettant à ses privations. Je pensais obtenir à notre Académie une chaire de professeur pour vous, mais le principal n'a pas voulu confier un tel emploi à un débutant. J'ai donc été forcé d'accepter, en votre nom, la place de maître enseignant dans une des écoles publiques. C'est, j'en conviens, une position beaucoup plus modeste, mais, en attendant mieux, j'aime à croire que vous ne la refuserez pas.

— Je l'accepte, monsieur, pourvu qu'elle suffise à me faire vivre.

— Elle suffira, même amplement, à votre nécessaire, car vos dépenses ici seront très-modérées. Quant aux études que vous ferez sous ma direction, vous les commencerez, je n'en doute pas, dès que vous serez installé à votre nouveau poste. Alors vous me trouverez tout à votre service. D'ici là, je prendrai soin de régler l'ordre de vos occupations.

Après quelques questions de la part de M. Malcolm, Harry s'appréta à partir. A peine était-il arrivé à la porte, qu'un chant, le plus doux, le plus argentin qu'il eût jamais entendu vibrer en s'échappant d'un gosier humain, attira toute son attention. Il regarda aussitôt par une fenêtre ouverte, d'où la voix paraissait sortir, et aperçut, à travers un léger treillage, sa jolie compagne de promenade de la veille ; non pas, comme dirait le poète, célestement habillée et posant, pour une peinture d'odalisque, dans une nonchalante oisiveté ; non pas livrée à une occupation de princesse pour grossir l'histoire et captiver l'observateur raffiné, mais vêtue au contraire d'une simple et blanche robe d'indienne, sur laquelle se détachait un petit tablier de soie noire, mais s'occupant de préparer la table pour dîner, d'étaler sa nappe éclatante comme neige, de placer les assiettes, les couteaux et les couverts avec la précision d'une excellente ménagère. Harry, à sa vue, s'était arrêté tout court au milieu d'une phrase, trop troublé qu'il était déjà pour savoir comment l'achever. L'œil perçant de M. Malcolm, qui, en ce moment, se fixa sur lui, ne contribua guère à le remettre de son émotion.

— Excusez la liberté que je prends, dit le vieux gentleman, je désire vous avoir à dîner chez moi, si rien ne vous en empêche.

— Dispensez-moi, je vous prie, Monsieur, d'accepter pour aujourd'hui votre invitation.

Et Clayton sortit précipitamment pour dérober son embarras.

— M. Malcolm a-t-il de la famille, s'empressa-t-il de demander à son hôte, dès qu'il fût rentré à son logement.

— Rien qu'une fille, lui répondit celui-ci, la plus belle personne de tout le pays. En avez-vous entendu parler, Monsieur ?

Harry garda le silence, silence significatif pour lui. La simplicité de la jeune fille avait laissé dans son cœur une image charmante ; il croyait voir toujours ses mouvemens gracieux, ses contours se fondre au doux ciel d'un jour pur d'été, et l'éclat du soleil, voilé de temps à autre par les feuilles, se refléter magiquement sur les tresses soyeuses de ses cheveux.

Après quelques semaines de son nouveau plan de vie, Harry écrivit à son père et lui rendit minutieusement compte de ses pensées et actions. Il se peignit consacrant les heures tranquilles de la matinée aux travaux prescrits par M. Malcolm, et se dirigeant ensuite vers l'école publique du village, pour substituer le maître à l'élève. "Quant aux soirées, marquait-il, je les consacre à la société ; et, quoique j'aie été admis, dès mon arrivée, dans un assez grand nombre de maisons, je ne suis pas encore parvenu à me mettre à la hauteur des conversations que j'y entends. Vous ne serez peut-être pas aussi surpris que moi, mon père, d'apprendre que, dans ce district éloigné, il se trouve des personnes dont l'esprit est

hautelement cultivé ; des personnes qui, n'étant pas distraites par les tentations et les frivolités des grandes villes, ont voué leur retraite à de sérieuses occupations ; des personnes enfin pour qui le jargon d'un désœuvré de la vie est un langage inconnu, et chez lesquelles je ne me présente jamais sans éprouver un vertige de honte et de chagrin, au souvenir de mes folles liaisons. Oh ? je sens que j'ai beaucoup à faire pour atteindre à leur niveau ; mais, avec une volonté ferme et persévérante, je ne désespère pas d'y arriver."

Nous citerons quelques passages du journal que fit Harry pour se conformer aux vœux de son père :

" *Lundi.*—La journée a fini par le plaisir que j'ai eu d'entendre miss Amy Malcolm chanter en s'accompagnant de sa guitare ; son timbre est admirable d'expression et de mélodie ; sa voix, eu égard au peu de méthode qu'elle a pratiquée, fait penser qu'un pareil talent est en elle le résultat du véritable génie. Avec quelle aisance elle tient ses différens instrumens ! mais comment en serait-il autrement ? elle a de la grâce dans tout ce qu'elle fait.

" *Mardi.*—Mon savant précepteur se laisse aller à la colère. Ce matin l'a trouvé dans un accès de mauvaise humeur qu'il faisait passer en grondant sa jolie fille... Le vieux méchant !... il n'a pas eu pitié d'elle. Avec quelle douceur pourtant miss Amy ne chercha-t-elle pas à le calmer ! elle lui versa un verre de madère, son vin favori ; elle lui montra une paire de grands bas d'hiver qu'elle tricotte pour lui ; elle lui glissa ses doigts dans les cheveux, pour les disposer en mèches sous ce peigne vivant. En vérité, je n'aurais pas été fâché de pouvoir me prendre d'un semblable accès, rien que pour avoir l'espérance d'être apaisé de la même façon.

" *Mercredi.*—Dans une discussion mathématique que j'ai eu à soutenir contre M. Malcolm, — oubliant ce que j'ai eu autrefois, — j'aurais fait une bévue qui m'eût valu un affront, si miss Amy ne fût venue à mon aide. On ne dit pas d'elle que c'est une personne accomplie, parce qu'elle ne connaît rien à la routine des pensionnats ; mais tous les jours elle me surprend par quelque nouvelle preuve d'un savoir réel. Son père a été son instituteur, et il professe le plus grand mépris pour les choses superficielles ; il a fait de sa fille une femme qui pense, et qui joint à ce rare mérite une parfaite simplicité et une grande modestie.

" *Jeudi.*—Il est surprenant que nos jeunes ladies ne se livrent pas plus généralement au jardinage. Il leur procurerait un exercice salutaire, en leur offrant le moyen de se rapprocher de la nature, dont elles s'éloignent trop. Amy en est enthousiaste. J'ai passé une demi-heure à l'aider à nouer des cepes de vigne, à lier de petits arbustes, et bien que jusqu'ici je n'aie pas eu le goût bocager, j'ai fini par trouver cette occupation fort agréable.

" *Vendredi.*—Un léger mal de gorge m'a forcé à demander une petite pièce de flanelle. On m'a donné un linge blanc, doux et moelleux, appartenant à miss Amy ; je suis sûr qu'il me guérira promptement.

" *Samedi.*—Je me suis senti le désir, comme plusieurs de mes écoliers, de pouvoir toujours être au samedi ; c'est une question que de savoir s'il est un seul de ces enfans qui aime mieux ce jour de congé que leur maître ne l'a aimé aujourd'hui.

Dans l'après-midi, j'ai fait parti d'une excursion en pique-nique. Amy, comme d'habitude, était l'étoile de la compagnie ; elle semble avoir fasciné tout le monde : les vieux et les jeunes. Elle est sûre de s'attirer l'estime et l'admiration de ceux qui l'entourent. Son succès lui vient de ce qu'elle ne le cherche pas. J'ai réussi à la faire danser deux fois, malgré la concurrence qui me la disputait. Quelle grâce, quelle souplesse elle déploie dans ses moindres mouvemens ! A voir ses pieds effleurer la terre, on dirait qu'elle n'y touche que juste ce qu'il faut pour être avec nous, mais que sa véritable place est le ciel.

" *Dimanche.*—J'ai entendu, comme à l'ordinaire, un admirable sermon. Ce jeune ministre a la parole et le geste bien entraînants. Il commande à la foule par la force de son intelligence. Je voudrais savoir ce qu'il avait à dire à Amy, lorsqu'au temple il mit tant d'empressement à lui serrer la main (1) et à causer avec elle. Je l'ai demandé à miss Malcolm, mais elle s'est contentée de sourire et de garder le silence... Parviendrai-je jamais à exceller dans ma profession, comme ce jeune ministre dans sa chaire ? Hélas ! je crains bien que non."

Tel fut à peu près le thème sur lequel roula le journal de notre héros, jusqu'au jour où M. Malcolm, arrêtant sur Harry ce regard perçant qui était, pour ses paroles, ce qu'est l'éclair à la foudre, lui dit sérieusement :

— J'ai peur, Monsieur Clayton, que vous ne deveniez trop galant pour continuer à étudier avec zèle.

— Vous vous trompez, Monsieur, fit le jeune homme en rougissant. Je ne passe mes instans libres qu'auprès d'une seule femme, et c'est miss Malcolm.

— Et pourquoi en passez-vous tant avec elle ? Parlez, je suis intéressé à le savoir.

— Parce que, répondit Harry, qui sentait qu'un faux-fuyant serait un expédient sans espoir, parce que je l'aime !

— Hum ! votre franchise envers moi atteste votre loyauté. Je pense pourtant que vous n'avez pas été aussi explicite devant Amy ?

— Non, monsieur, répliqua Harry d'un ton fier, je ne suis pas en mesure d'offrir, avec ma main, une position honorable à une femme. Jusqu'à ce que cela soit, aucune ne m'entendra lui avouer mon amour.

— Bien, très-bien, interrompit M. Malcolm d'un accent cordial, je ne vous soupçonnais pas de manquer à toute convenance sur ce chapitre ; je craignais seulement que l'impatience, naturelle à un esprit jeune, n'eût chez vous, devancé la réflexion ! J'ai remarqué le plaisir croissant que vous éprouviez dans la société de ma fille, et j'ai cru de mon devoir de vous en parler, non pour elle, mais pour vous. L'amitié que je vous porte me défend de vous laisser vous engager dans les embarras d'une passion. Vous êtes à même de juger combien il serait insensé de votre part de songer à Amy, puisque, d'après les sentimens qui lui ont été inculqués, vous savez qu'elle ne consentirait point à recevoir les hommages d'un

(1) On sait que s'il est d'usage en Angleterre et en Amérique de ne pas s'adresser la parole entre inconnus, la coutume est de se donner la main lorsqu'on s'est vu présenter mutuellement. Les hommes et les femmes se l'offrent indistinctement.

homme dont le caractère et l'intelligence n'auraient pas atteint le degré supérieur qui lui permit de se distinguer dans sa profession, quelque elle pût être. Vous ne faites que commencer à grandir ; avant que vous ayez achevé de vous élever, une autre inclination peut chasser celle que vous éprouvez pour Amy.

— Jamais, monsieur, croyez-le bien.

— Que je dise vrai ou non, vous me remercieriez de vous avoir parlé sincèrement. Laissons cette conversation demeurer secrète entre nous.

Vous êtes averti, M. Clayton ; faites maintenant comme vous jugerez le plus convenable pour vos intérêts. J'ai pleine confiance en vous ; ma maison vous est ouverte comme par le passé, je suis convaincu que toujours vous saurez agir comme un homme prudent.

IV.

Le temps d'épreuve de l'étudiant était expiré, et dans l'intelligent homme de loi qui revenait de la maison de justice, après le succès éclatant de sa première cause, il eût été difficile de reconnaître le jeune insouciant que nous avons vu si nonchalant au commencement de cette histoire, lorsqu'il n'avait pas été réduit à se tirer d'affaire par ses propres forces. Harry Clayton devenu l'objet de l'attention générale, avait gagné de toutes les façons. Son corps, sous l'empire d'habitudes et d'exercices réguliers, s'était développé dans des proportions pleines et vigoureuses, et son esprit dont une tension constante augmentait la puissance, ôtait à son visage sa teinte pâle et blafarde, et lui donnait une expression plus élevée, des couleurs et des traits plus purs.

La cause que notre avocat venait de plaider était de la première importance. Elle concernait un riche et beau patrimoine saisi à peu de distance du village et dont la propriété dépendait d'un legs fortement contesté. M. Malcolm, exécuteur testamentaire du défunt, avait confié l'affaire à Clayton, avec une pleine confiance dans le succès qu'il devait obtenir ; et, en effet, le plaidoyer de celui-ci fut un des plus éloquents qu'on se rappelle avoir entendus devant une cour de justice, où, avant lui, des hommes supérieurs s'étaient éminemment distingués. Les vétérans de la profession faisant cercle autour de lui, le félicitaient sur l'impression qu'il avait produite, et ses adversaires eux-mêmes ne pouvaient se défendre de saluer son talent et de rendre hommage à la courtoisie qu'il avait mise à consommer leur défaite. Avant que Harry fut rentré chez lui, on lui avait offert déjà plus d'affaires qu'il ne s'en présente d'ordinaire dans une première année d'exercice ; mais sous l'influence des pensées où se trouvait le jeune avocat, tout ce succès s'effaçait devant le plaisir qu'il ressentait, en recevant la poignée de main et le sourire bienveillant que lui donna son vieux précepteur, quand il lui dit :

— Vous pouvez, mon ami, quitter votre classe sans crainte et arborer votre pavillon.

Il y avait tant d'aménité, de sollicitude dans la manière dont M. Malcolm s'exprimait à l'égard de Harry, que ce dernier, encouragé par cette pénétrante franchise, se pria à lui demander avec une légère anxiété toutefois :

— Et quand pourrai-je songer à miss Amy ?...

L'avis de votre père, répondit M. Malcolm avec sa gravité habituelle, doit seul trancher cette question.

— J'ai l'intention de lui écrire à l'instant même, répliqua Clayton : mon père ne peut qu'être impatient d'apprendre comment s'est passé mon début.

— Sans doute. N'oubliez pas de lui marquer que je suis fier de mon élève, et qu'il n'a pas moins de raison que moi de se réjouir des progrès de son fils.

De peur cependant que, par une réserve trop modeste, le jeune homme n'omit de répéter son propre éloge, M. Malcolm en fit le sujet d'une lettre au juge Clayton.

La terre dont nous venons de parler, et qui avait été l'objet du premier essai oratoire de notre avocat portait le nom de Heaston. C'était un domaine très vaste, composé de plaines, de prairies et de bois. Une maison élégante, d'un goût exquis s'y élevait au bout d'une fraîche avenue, et joignait à la légèreté de sa coupe une solidité qu'il est rare de rencontrer dans les constructions mobiles d'Amérique. Elle avait été bâtie depuis quelques années par un riche gentleman anglais qui, séduit par la beauté du site, s'était déterminé à y établir sa résidence. Mais ennuyé bientôt de la vie agricole et de la surveillance qu'elle exige ; fatigué des panoramas naturels, des ascensions aux pics, des excursions vers les cataractes, des mille et un plaisirs de touriste qu'il ne pouvait se donner qu'en se privant du luxe domestique auquel il s'était toujours vu habitué, l'Européen avait abandonné sa campagne, et le spleen s'emparant de lui, il était mort sans reparaitre dans la contrée. Le propriétaire n'existant plus, la propriété se trouvait donc mise en vente au profit de ses divers héritiers. Comme depuis que ce domaine avait cessé d'être habité, ses bocages, ses clairières étaient devenus le lieu de réunion favori de la jeunesse d'alentour, tous prenaient d'autant plus d'intérêt à savoir entre quelles mains il tomberait, que son prix d'estimation s'élevait de beaucoup au-dessus des ressources d'une caisse communale et des sacrifices qu'elle pouvait faire pour une telle acquisition.

En qualité d'intendant-régisseur de cette terre, M. Malcolm avait permis à une pauvre veuve malade, une des protégées de sa fille, d'habiter un petit pavillon construit dans l'intention d'en faire une petite loge de concierge. Un soir que son père était allé au village voisin, en compagnie de Clayton, Amy, dans une de ses tournées régulières qui avaient la charité pour but, se rendit seule au domaine. Elle y trouva l'objet de ses soins fort en peine au sujet de la vente projetée.

— Miss Amy, lui dit la veuve, que deviendrais-je désormais ? Il n'y a que de grands seigneurs qui puissent acheter ce château et l'habiter. De tels personnages ne voudront pas qu'une pauvre femme qui, la plupart du temps, est entreprise par les rhumatismes, soit vue boitant auprès de sa porte : ce serait un vilain coup d'œil pour les curieux qui viendraient !..

Et versant une larme :

— Ah ! ma bonne miss, je voudrais bien que quelque riche et beau gentleman vous recherchât en mariage et fit l'acquisition de cette superbe maison pour vous y amener. Ne le voudriez-vous pas comme moi, Miss Amy ?

— J'aurais plaisir à faire ma demeure de Heaston, répondit en souriant la jeune fille, mais il n'est pas probable qu'un riche et beau gentleman songe jamais à solliciter ma main.

— Eh bien, tant pis ! fit la veuve, si l'homme qui doit vous épouser n'est pas riche.

Et pendant qu'à cette simple remarque, Amy rougissait involontairement en pensant peut-être au mari qu'elle rêvait déjà, un vieux gentleman de bonne mine s'arrêta à la porte.

— Je désirerais bien, dit-il à la veuve, entrer pour voir cette maison seigneuriale. Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse m'accompagner ?...

La gardienne fut vivement contrariée de cette demande. Des deux enfants qu'elle avait, Johnny était allé à la ville chercher quelques provisions, et Sally au bois pour y faire paître la vache. Elle-même, dans l'état d'estropiement où elle se trouvait, pouvait être considérée comme absente, car son pied, en ce moment, se refusait à bouger de place.

— Monsieur, dit-elle, aurait-il la bonté d'attendre quelques instants ?...

Pour obtempérer à cette prière, le gentleman crut l'heure trop avancée : La nuit approchait. Il demanda donc qu'on lui prêtât les clés pour commencer seul à visiter le domaine.

C'était contre la consigne. Amy alors s'avança et offrit ses services. L'étranger, dont le caractère se distinguait par beaucoup d'entregent et d'urbanité, entra promptement en conversation avec son charmant guide, et jeta à l'occasion un regard d'admiration sur sa douce figure.

— Je viens d'arriver dans votre village, lui dit-il, et n'ayant pas trouvé l'ami que j'avais besoin de voir, je me suis décidé à pousser ma promenade jusqu'ici. J'ai pensé que ce serait pour moi la plus agréable manière de passer le temps. Il y a un grand nombre d'années que je n'ai vu cet édifice, mais je me le suis toujours rappelé comme un des plus beaux types d'architecture privée que l'on puisse découvrir dans cette partie de l'Atlantique. Nous avons généralement ici trop peu d'argent et de temps à donner à l'étude spéciale de cet art, pour pouvoir y exceller et ériger des habitations qui joignent la pureté du style à une disposition commode. S'est-il déjà présenté quelqu'un pour acheter cette propriété ? Si vous en avez connaissance, Mademoiselle, ayez l'obligeance de me le dire.

— Personne, je pense, répondit Amy, n'a fait d'offres encore. Mon père, au surplus, monsieur, pourrait mieux que moi vous donner les renseignements que vous désirez, il est l'agent des propriétaires.

— Ah ! vous êtes la fille de Wallace Malcolm ?

— Oui, monsieur. Le connaissez-vous ?

Le vieillard, sans répondre, lança un coup d'œil scrutateur à la jeune fille, et remarquant qu'elle rougissait de se voir examiner de la sorte, il dit, comme un homme satisfait de son examen :

— Je vous demande pardon, ma chère miss, de n'avoir pas fait plus attention à vous. J'ai fréquenté longtemps M. Malcolm. Je me suis informé de lui en arrivant au village, et j'ai appris qu'il n'était pas chez lui. Quand pourrai-je le voir ?

— Ce soir, monsieur. Je compte sur le retour de mon père dans une heure ou deux. Il a été forcé de s'absenter avec un gentleman qui, dernièrement, a suivi pour lui le procès relatif aux titres de cette propriété.

— J'ai entendu parler de ce gentleman : Clayton est son nom, n'est-ce pas ?

— Harry Clayton.

— Je l'ai connu avant son arrivée dans ce pays : un paresseux, un prodigue ! Il faut que la cause confiée à ses soins ait été bien claire, ou ses adversaires de bien tristes avocats pour qu'il ait pu gagner son procès.

— Ses adversaires, dit Amy avec chaleur, étaient des hommes d'une habileté reconnue. Si M. Clayton, lorsqu'il habitait la ville, fut tel que vous le dépeignez, il a dû beaucoup changer depuis son séjour parmi nous. Mon père, dont il peut se dire l'élève, ne tolère guère les fautes que vous attribuez à M. Clayton. Mon père se trompe rarement dans les jugements qu'il porte, et pourtant il a conçu la plus haute opinion des talents et de l'intelligence de M. Harry.

— Vraiment, miss ? S'il en est ainsi, le père de cet avocat serait charmé de n'avoir pas dit vrai. Il a toujours craint, et pour cause, que son fils ne vint à lui faire peu d'honneur.

— Peut-être M. Clayton père a-t-il eu tort de penser de la sorte, observa Amy.

— Peut-être a-t-il eu raison, répliqua l'étranger en promenant ses regards sur les murs d'une vaste bibliothèque.

— La vue est admirable d'ici, dit Amy, en passant dans une alcôve et en ouvrant une grande fenêtre qui donnait sur les champs.

— Admirable assurément, répondit l'inconnu. Ce petit réduit est la partie la plus précieuse de tout l'édifice. Si j'y demeurais, j'en ferais ma salle de repas exclusive. Je voudrais qu'on y mit les fauteuils les mieux rembourrés, les coussins les plus doux, les tapis les plus moelleux. Un pupitre, placé ici même, établirait une barrière entre moi et la chambre principale. De fraîches peintures de paysages, qui seraient un riant souvenir de l'été pendant l'hiver, pendraient à chaque muraille avec leur macédoine d'horizons. Quelques fleurs choisies seraient déposées sur ce petit meuble. Alors je m'assoierais avec délice au milieu de tout ce luxe qui est la richesse des esprits qui vont en s'affaiblissant, et je bénirais le soleil qui m'apporterait ses derniers rayons. Ce serait ici la véritable place d'un vieillard, n'est-ce pas ?

— Cette place, dit Amy, je l'ai entendu convoiter par un jeune homme pour son père.

— Ce jeune homme, répliqua l'étranger, est sans contredit préservé de la corruption du siècle, car les prévenances envers les parents paraissent être une chose généralement insolite chez les enfants qui grandissent.

Amy se garda bien de répondre que le jeune homme dont elle voulait parler, était Harry Clayton. Le visiteur se montrant satisfait de sa visite dès les premières pièces, Amy reporta les clés à la loge et retourna chez elle. L'étranger qui lui avait offert de l'accompagner, accepta sans hésiter l'offre qu'elle lui fit d'entrer dans la maison et d'y attendre son père. En moins d'une heure M. Malcolm arriva sans être aperçu, et s'arrêta, avec une certaine surprise, pour contempler une scène qui semblait procurer beaucoup de plaisir à ses divers acteurs. Amy était à son piano, jouant *con amore*, un air vif et brillant, pendant qu'une troupe d'enfants, que sa musique avait attirés dans la cour, s'adonnaient aux évolutions d'une danse villageoise sur un carré de gazon. L'étranger était assis près de la porte qui s'ouvrait sur un berceau de vigne.

M. Malcolm fit signe à Harry, resté en arrière, et auquel

un simple coup d'œil suffit. Harry s'approcha, au grand étonnement d'Amy, les bras étendus, et laissa échapper ce cri joyeux :

— Mon père ! est-il possible ?

Le nouvel arrivé, en effet, n'était autre que le juge Clayton.

Les deux amis et leurs enfants passèrent la soirée ensemble. Quand Amy fit les honneurs de la petite table à thé avec sa grâce toute féminine ; quand elle chanta, en s'accompagnant, avec cette naïve douceur qui lui était propre, le juge lui lança des regards empreints de tant d'attention, et de tant d'intérêt, que l'avocat comprit que sa cause était en bonne voie. Alors pendant que les vieux gentlemen se livraient tout entiers à leurs souvenirs de collège, les jeunes gens, assis sous le petit porche, au clair des étoiles, parlaient moins et plus bas que de coutume. Le secret longtemps caché de Harry, se lisait dans ses yeux, et Amy n'osait lever les siens vers lui, par la conviction qu'elle venait d'acquiescer que ses sentiments et ceux du jeune homme étaient réciproques.

Enfin, le vieux Clayton se leva pour partir, et Harry lui offrit son bras. Le juge l'accepta, et lorsque tous deux furent dehors, il dit à son fils :

— Je puis fort bien m'en aller sans vous : retournez et déclarez-vous avant que je ne vous revoie. Amy est une jeune personne qui m'est chère : elle a toutes les qualités que je voudrais trouver dans une fille. Le voyage que j'ai fait n'a été que pour m'éclairer sur votre choix. Tenez, j'aperçois sa main blanche qui s'apprête à fermer la porte. Donnez quelque prétexte pour votre retour près d'elle.

— Et si elle refuse de m'entendre ? dit Harry.

— N'ayez pas cette crainte, je vous ai observés tous deux.

Harry rentra chez M. Malcolm, et l'on ne doute pas que le résultat de sa confiance à la jeune fille fut la réalisation de tous ses vœux.

V.

La noce eut lieu l'automne suivant. Le juge Clayton insista pour que les nouveaux mariés lui fissent leur visite. Il les reçut dans un hôtel splendide où il avait tout préparé pour eux. Le lendemain de leur arrivée il remit à son fils un portefeuille dont le contenu, lui dit-il, avait été sauvé par lui pour cette circonstance. Harry remercia son père avec des expressions proportionnées à la grandeur du sacrifice qu'il croyait que ce dernier s'était imposé, et ajouta que, comme M. Malcolm lui avait offert un logement chez lui, il désirait employer une partie de ce présent à embellir son habitation champêtre.

— Arrêtez, fit le juge voyant son fils se hâter de sortir ; avant de courir faire vos achats, je désire que vous examiniez ce papier.

Et il déploya aussitôt un titre en bonne forme, signé : Henry Clayton, assurant à Harry Clayton la possession du domaine de Heaston, moins la réserve de l'alcôve de la bibliothèque.

A cette vue, le jeune homme, saisi de surprise, laissa tomber le papier en murmurant :

— Je ne puis comprendre tout ceci, mon père !

Je vais, dit le vieux gentleman, vous expliquer ce mystère. L'annonce de ma ruine était une fausse nouvelle. Je vous ai trompé pour vous forcer à devenir un homme. Vous marchiez si rapidement à votre perte, que j'ai senti que, si je ne vous séparais pas entièrement de vos frivoles compagnons, vous seriez bientôt une charge pour vous-même et un sujet de reproche pour moi. Vous me comprenez maintenant ?

— Oui, mon père, et je vous remercie. Mais ce papier..

— Lorsque je vous ai revu, j'ai été si satisfait du résultat de mon expérience, que j'ai acheté le domaine qui faisait l'admiration de vous et de miss Amy. Je vous l'offre à tous deux comme une marque de mon affection.

— Mon cher père ! dit Harry.

— J'avais d'abord l'intention, poursuivit le vieillard, de vous imposer, comme condition de propriété, de suivre une profession nécessaire ; mais j'ai assez de confiance en vous pour croire que vous continuerez la carrière dans laquelle vous êtes si honorablement entré !

— Je suis convaincu, mon père, que je ne démériterai pas de votre bonne opinion, et que j'achèverai par principe ce que j'ai commencé par nécessité. Mais M. Malcolm connaît-il votre plan ?

— Certainement. Je lui avais tout avoué avant de vous placer sous sa direction.

— Et Amy ?

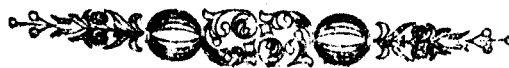
— Pas un mot ne lui fut dit : son père est trop loyal pour avoir pu trahir un secret qui ne dût être confié qu'à lui seul.

— Alors il faut que j'aie fait part de tout ceci à ma compagne.

— Allez, et sachez gré au docteur L... de m'avoir conseillé la mesure que j'ai adoptée ; car dans mon aveuglement pour vous, je ne puis douter, que, sans ses avis, je n'eusse persévéré plus longtemps dans mon impardonnable indulgence.

— Ce brave docteur ! dit le jeune homme, je me souviens de lui. Je le fatiguais de mes plaintes et il insistait ardemment sur la nécessité d'un changement de scène. Je veux le remercier, ajouta-t-il en souriant, et lui assurer que de toutes les cures qu'il a pu faire dans sa vie, celle de Harry Clayton n'est pas la moins importante.

ARTHUR FLEURY.



GEOGRAPHIE, MOEURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

LA HONGRIE.



(SUITE.)

AGUÈRE un pont de bateaux, enlevé pendant l'hiver, était le seul moyen de communication entre Bude et Pesth. L'étranger y voyait, non pas sans indignation, le maintien du plus odieux des privilèges octroyés à la noblesse, le droit de ne point contribuer au payement de l'impôt. Tandis

que l'équipage du riche magyar passait libre et fringant, le paysan était arrêté sur le seuil, et rançonné pour lui, pour sa charrette et pour ses maigres chevaux. Le comte Széchényi proposa à la diète de 1836 d'établir un pont de pierre, et, pour subvenir aux frais de construction, nobles et paysans seraient soumis au péage. Cette proposition était grosse d'une révolution. Les magnats le sentirent. Mais que purent leurs efforts contre le mouvement des esprits? Le projet fut adopté.

— Moi, du moins, s'écria, les larmes aux yeux, le chef de la justice, je ne passerai jamais sur ce pont, dont l'érection doit signaler la ruine de la noblesse!

Il est pour les habitants des deux rives un moment plein d'anxiété, c'est celui du départ des glaces dont le Danube est couvert du mois de novembre au mois de mai. Quand des chaleurs soudaines ont occasionné une fonte de neige trop rapide, les eaux, arrivant avec impétuosité, font voler au loin, par une explosion terrible, des blocs de glace énormes. Afin de prévenir ces dangers, on échelonne des factionnaires sur les bords du fleuve; à l'approche des eaux, ils répandent l'alarme par des coups de canon; l'artillerie de Pesth accourt, hâte le départ des glaçons et foudroie ceux qui arrêteraient la débacle.

C'est aussi pour conjurer ces désastres que se font, d'une ville à l'autre, les processions de pèlerins hongrois, — spectacles religieux d'une imposante solennité.

Parlons de Bude. La ville a trois parties distinctes. Ses rues sont étroites, mal pavées; ses maisons basses et presque toutes en bois. Le château du palatin, placé sur un mamelon, domine la ville de tous côtés; c'est dans sa chapelle qu'est conservée la couronne de saint Etienne, ce palladium de la Hongrie. Une ceinture de murailles règne autour de la montagne; elle renferme d'assez beaux édifices et des hôtels qui s'élèvent dans une position ravissante. Bude, si triste pendant la belle saison, change d'aspect et s'anime au milieu de l'hiver; un grand nombre de familles très-distinguées viennent alors l'habiter et en font le centre de toute la société aristocratique. Les Romains et les Turcs ont laissé à Bude des traces de leur passage; elle leur doit l'établissement thermal de Kaiserbad.

Pesth n'a pas de monuments anciens. Mais son Casino est, pour l'étendue et la beauté, unique en Europe. Les étran-

gers y sont admis avec un empressement plein de cordialité.

Il y a deux théâtres, l'un pour les pièces allemandes, l'autre destiné aux productions des artistes hongrois. L'esprit français règne sur les deux scènes. Le muséum, fondé par le père du comte Széchényi, possède une belle collection de médailles et de manuscrits.

Pesth est par-dessus tout une ville commerçante. Quoique ancienne, elle ne date que du règne de Joseph II. Mais depuis elle a détrôné Presbourg. Récemment encore, elle lui enlevait sa diète. Pesth aspire à devenir tout à la fois la tête et le cœur de la Hongrie.

Avant d'arriver à Belgrade, le Danube traverse des prairies vastes, riches, mais désertes; point de villages sur ses bords. C'est que le paysan magyar redoute les bienfaits de ce fleuve dont il connaît trop les fréquentes inondations. Cet abandon provient aussi d'une autre cause. Les villages sont clairsemés en Hongrie, mais ils renferment quelquefois trente à quarante mille habitants. J'emprunte ce chiffre au duc de Raguse. Inquiétés par les excursions des Mongols et des Turcs, les cultivateurs ne trouvaient de sûreté que dans une agglomération, nuisible en temps de paix, au progrès de l'agriculture. Les villages hongrois ont d'ailleurs une physionomie qui leur est propre. Les maisons, à façade blanche, s'étendent sur une seule ligne, comme un camp. Heureusement, ces agglomérations s'accroissent si lentement, à en juger par le peu d'enfants qu'on y rencontre. Ces enfants sont surtout curieux à voir sortir des écoles, offrant toutes les variétés des types et des costumes nationaux. Ils rappellent leurs voisins, les enfants turcs, si vivement dépeints par la brosse de M. De-camps.

Belgrade, tour à tour aux chrétiens et aux Turcs, est plein de souvenirs. Mais à la vue de ses minarets et de ses maisons, qui semblent sortir chacune d'un bosquet délicieux, et que dore un beau soleil, vous oubliez les assauts sanglants dont cette ville fut tant de fois le théâtre, pour ne plus songer qu'aux merveilles de l'Orient dont vous approchez, et que vous croirez atteindre en arrivant aux bords de Méhadia, « frais et pittoresque séjour qui n'a rien à envier aux sites les plus visités des Pyrénées et des Alpes. »

Orsova est la dernière ville du royaume de Hongrie.

Cette contrée, par son climat et par sa végétation, semble appartenir aux pays qui, de côté et d'autre, la limitent; refroidie par les glaces dans la partie septentrionale; chaude au midi, aride sur les montagnes, et dans la plaine, chargée de richesses dont elle ne sait point assez tirer avantage.

Ses bestiaux, ses vignes, ses blés, ses forêts lui fournissent toutes les choses nécessaires à la vie; même au delà. Qu'il soit donc permis à l'orgueil national de conserver ce proverbe; *Extra Hungariam non datur vita.*

Entre la Theiss et le Danube, de Pesth à Szégédin, sont

situés les puestas (ou putzas), pâturages sans limites, où, comme en Espagne, les animaux passent toutes les saisons en plein air, sans jamais entrer dans une étable. Des Grecs et des Arméniens possèdent ces puestas à titre de fermage; en retour ils s'engagent à monter quelques régiments de cavalerie hongroise.

Dans ces plaines, où, pour retrouver sa route, il faut chercher les étoiles au ciel, les troupeaux vivent sous la garde de bergers appelés guylas et julaz. Les mœurs de ces derniers frappent par leur rudesse. Ils gardent les moutons et partagent avec eux les variations et les incommodités du temps. Quinze à seize chiens, compagnons inséparables, surveillent les troupeaux la nuit et le jour. Les julaz se montrent rarement parmi les hommes. On les dit féroces. La peinture qu'en ont faite les voyageurs n'est pas attrayante. Une chemise et un pantalon de grosse toile, enduite de graisse et noircie par l'usage, préservent leurs corps de la picure des mouches qui abondent en ces contrées. Leur chaussure n'est qu'une semelle de cuir et de paille fixée par des courroies autour de la jambe. Ils ornent leurs chapeaux de rubans, et suspendent à leurs épaules un manteau de laine blanche (*kepe-neck*) chargé de boutons d'un métal luisant. Tel est leur goût pour cet ornement qu'ils se le procurent quelque fois par le crime. Ils graissent leurs cheveux et les relèvent en nœud au-dessus des oreilles.

Malgré le peu de soin donné à l'entretien de ses bestiaux, la Hongrie ne le cède sur ce point qu'au comté de Kent en Angleterre. Le bœuf hongrois est grand et bien fait; son poil court est luisant; sa couleur, la plupart du temps, blanche ou grisâtre.

La Hongrie possède de fort beaux moutons dont les propriétaires ont varié l'espèce en la croisant avec des mérinos; il y a aussi une race à cornes fourchues, qu'on n'élève dans aucun autre pays, excepté sur les montagnes d'Ida et dans quelques îles de l'Archipel. Quelques magnats, à l'instar des grands d'Espagne, entretiennent des milliers de moutons de race supérieure et en tirent chaque année un profit considérable. Le troupeau du prince Charles Esterhazy est évalué à 3 ou 4 mille têtes.

Les chevaux hongrois sont de petite taille et de faible complexion; défauts qu'ils rachètent par une élégance de formes remarquable. Marie-Thérèse et Joseph II se sont vivement intéressés à la multiplication des haras; mais ils n'ont été que faiblement secondés dans leur entreprise.

La culture des vignes n'est pas une branche de commerce moins importante en Hongrie. Qui n'a point en effet entendu célébrer le tokay, dont la généreuse liqueur, dit une chanson hongroise, a la couleur et le prix de l'or? Les vignes qui le fournissent croissent sur une montagne dépendant des Carpathes et qui n'a pas quatre lieues de longueur, le Hegy-Allya. Le soleil y concentre toute sa force, et ses rayons, par la réverbération des sables, doublent leur intensité. Transplanté, le cep du tokay change de nature. Bientôt il n'est plus reconnaissable.

On compte trois qualités de tokay: les larmes qui se distillent d'elles-mêmes des raisins secs donnent la première; la seconde est due à une légère pression des grappes; la troisième à une beaucoup plus forte.

Chose étrange! Le propriétaire et le vigneron du tokay ne tirent aucun avantage de leur heureuse position. Ils abandonnent le tonneau de vin pour une somme qui compense à peine leurs frais et leurs peines; et l'on a vu la bouteille se payer trente florins à Londres. N'est-ce pas le "*Sic vos non vobis*" de Virgile?

Les vins rouges de Menès, de Rust et d'Oedenbourg sont aussi fort estimés. On les cultive sur les côtes occidentales du lac Neusiedl, dont l'élévation et la direction sont telles que les rayons du soleil tombent obliquement sur les vignes. La France est la seule contrée d'Europe qui produise autant de vins que la Hongrie.

Mais il n'est aucun pays qui puisse rivaliser avec sa partie méridionale pour le blé, le seigle, le maïs, et toutes sortes de plantes; non-seulement les comtés du Nord, mais l'Allemagne et l'Italie, dans les années stériles, y trouvent un véritable magasin. La grande île de Selmt, à qui sa fertilité a valu le surnom de *Jardin d'or*, produit en abondance le froment le plus recherché du royaume.

Toutefois, il faut bien le dire, les habitants de la partie méridionale mettent beaucoup de négligence à profiter de toutes ces richesses dont la nature se montre si libérale envers eux. Dans les montagnes le paysan est plus actif.

II. LES PEUPLES.

Certes, une contrée aussi magnifique était bien faite pour exciter la convoitise. Les Barbares, qui vinrent du Nord s'abattre sur l'empire romain, en apprécieraient les avantages. Nous les voyons s'y arrêter, et mettre fin à leur vie aventureuse, mais aux premiers en succèdent d'autres, et ceux-ci à leur tour subissent une troisième invasion, et de même pendant plusieurs siècles. Chose rare et peut-être unique dans l'histoire, ces populations ne se mêlent point; elles ne perdent ni ne gagnent au voisinage; chacune conserve sa physionomie, son caractère, sa religion, son langage. Les vieilles haines de vainqueurs à vaincus ne sont point éteintes; les institutions ont pris soin de les perpétuer. Les signes extérieurs, et plus encore la loi, distinguent les deux races l'une de l'autre; l'une, toujours à cheval et en armes, maîtresse du sol qu'elle a conquis; l'autre, forcée d'obéir, attachée à la glèbe, sans droits, sans existence légale, nulle.

Voici d'abord les derniers venus, les Hongrois ou Magyars, qui donnent leur nom au pays; puis les Slaves et les Croates, anciens propriétaires du sol; les Valaques, fiers de s'appeler Roumains; les Allemands, les Bohémiens ou Zingares, ces fils de la malédiction; enfin les Français venus au temps de Marie-Thérèse. Ils ont fondé quelques villages, et leur ont donné des noms qui rappellent leur patrie.

... Et parva simulacra Trojæ.

La religion du souvenir est si douce en exil!

L'étude de quelques-uns de ces peuples donnera la clef des événements dont la Hongrie vient d'être le théâtre.

LES MAGYARS.

Ils apparaissent, au neuvième siècle, sous la conduite d'Arpad. Sortis des montagnes du Thibet, ils ont fait trois grandes stations, dont il est facile de retrouver la trace; au

nord de la Chine, qui se protégea contre eux par sa longue muraille ; dans la Perse et dans le Caucase. Ils s'annoncent comme descendants des Scythies, et comptent Attila au rang de leurs ancêtres. Les apparences sont en faveur de cette opinion nationale.

On aura beau faire pour leur assigner une autre origine ; jamais on n'effacera de leurs habitudes, de leurs traits, de leur langue, cette vive empreinte et ce cachet qui font voir à quelle race d'hommes un peuple appartient. Croyez-vous que ces Magyars grands, élancés, musculeux, aux yeux et à la moustache noirs, au nez aquilin, aux traits réguliers et beaux, à la démarche militaire, à la physionomie calme et réfléchie, soient venus d'ailleurs que de l'Orient ? Entendez-les parler ! Quelle magnificence de langage ! Non-seulement les termes sont nobles et sonores ; mais les images abondent, et la pensée se colore vivement. Le paysan appelle sa femme *csillagom* (mon étoile), *gyngom* (ma perle ;) quand il vient demander la protection de son seigneur, il lui dit : " Je me place sous vos deux ailes étendues. " Même hyperbole, même exagération que les peuples de l'Asie ; même culte pour la beauté physique, et même pressentiment d'une haute destinée.

Entre le Magyar opulent et noble et le Magyar paysan, quoique l'intervalle soit immense, le fond est toujours le même. Tous deux se reconnaissent aisément.

Ce dernier est, pour le voyageur, un souvenir du neuvième siècle vivant au dix-neuvième. Il a conservé le costume national, nous ne disons pas dans toute sa pureté, l'expression serait risible, mais dans toute sa barbarie et sa saleté primitives. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère ; le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois ; comme son père, il a une physionomie dure, mais pleine d'expression ; il unit la force nerveuse à une grande insensibilité physique ; comme son père, il porte une chevelure longue et huileuse, et n'a pour costume qu'une veste de cuir enduite de graisse (ce qui, pour lui remplace souvent la chemise) ; de larges pantalons, et une peau de mouton presque séculaire, enrichie de couleurs voyantes, et qu'il porte avec dignité, le *bunola*. Race dure et indifférente, il méprise les habitudes casanières, et croirait s'efféminer en acceptant tout ce cortège de petites nécessités qui se sont peu à peu introduites dans la vie moderne ; c'est le lazaroni du désert, acceptant la vie telle que la Providence la lui a jetée ; dormant où le sommeil le prend, au milieu des puestas, sous un

hangar, sous un chariot, à la pluie, au vent, à un soleil de 30 degrés, jamais dans une auberge.

Il ne peut être que cultivateur, berger ou soldat : pour toute autre profession, son aversion égale son mépris. Il a un respect profond pour la terre et la cultive avec orgueil. Berger, il passe des mois entiers hors de son toit. On le voit, enveloppé dans son grand manteau blanc, assis à la tartare, sur le bord des routes, béant aux horizons lointains, où suivant de l'œil la fumée de sa pipe, caressant ses longues moustaches, menant par excellence la vie contemplative. Il n'aime pas le gouvernement autrichien ; mais ses instincts guerriers l'emportent souvent, et volontiers il se fait soldat. Hier, lorsqu'il combattait pour sa liberté et sur le sol de sa patrie, son courage avait grandi encore. Le nombre l'a écrasé enfin ; il a été vaincu, mais comme on l'est aux Thermopyles.

Le paysan magyar a la dignité des Orientaux. Il est grave comme le Turc. Il faut qu'il danse au son de la musique nationale, ou qu'il boive quelque peu des excellents vins de son pays, pour qu'une gaieté bruyante l'entraîne. Toutefois cette gravité ne lui vient qu'après le mariage, lorsqu'il est le chef de la maison.

" En Orient, dit quelque part Mme. de Staël, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié. " Ainsi fait le Hongrois. Il est sobre de ses paroles, et ne devient jamais familier ; mais il est franc et loyal, et s'il reconnaît en vous un ami, il s'ouvrira avec sincérité.

La famille du paysan magyar n'est jamais nombreuse. Il se croit d'un sang qu'on ne saurait prodiguer.

Il est généreux, mais dissipateur. Donnez-lui un écu que l'Allemand ramasserait avec soin, il ira chercher un ami pour le boire avec lui ; s'il le garde, ce sera pour acheter quelque parure de son goût ; car il est ami d'une sorte de braverie orientale qui recherche le clinquant et les ornements fastueux. Qu'il est facile aux recruteurs de le séduire par l'aspect de l'uniforme du husard ! Un de ces brillants cavaliers est mis à la porte d'une auberge et bat la caisse. La foule accourt ; et les jeunes filles les premières poussent les jeunes gens à signer un engagement. Ils acceptent avec joie et les vins coulent. Mais qu'au réveil ils se trouvent dragons ou fantassins, et non plus husards, ils désertent ou se tuent.

H. DAVID.

MAXIMES.

La dignité de notre nature consiste à faire éclater en nous, comme en un miroir, l'image de la bonté divine.

SAINT LÉON.

Nous avons tous besoin les uns des autres ; aimons-nous, apportons-nous les secours de notre intelligence, de nos bras, et le bonheur de chacun se multipliera du bonheur de tous.

EUGÈNE PELLETAN.

L'arbre du bien que nous cultivons ici-bas avec tant d'efforts, ne fleurira pour nous que dans le ciel !

SAINTINE.

De même que l'aiguille aimantée se tourne toujours vers le pôle à quelque distance que ce soit ; de même, il y a dans notre cœur un aimant qui le fait se tourner vers Dieu.

DE LACORDAIRE.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

LE PREMIER COUP DE SCALPEL.



quelques cents pas de la jolie église du grand village de St. H....., sur le bord d'une rivière et au milieu d'une touffe de beaux arbres, se montre le toit grisâtre et coquet d'une élégante maison de campagne. Le propriétaire, riche rentier de l'endroit, s'est plu à rendre cette résidence, on ne peut plus agréable et plus romanesque. Aussi, cette demeure, noyée presque sous le feuillage toujours mobile des ormes séculaires dont elle est entourée, et qui, quand le vent souffle, semblent la caresser de leurs branches longues et flexibles, cette demeure, disons-nous, fait l'orgueil des bons villageois, qui souvent se surprennent à la convoiter. Une galerie large et spacieuse dont la balustrade, travaillée à jour, semble une fine dentelle, entoure avec grâce tout le corps du bâtiment, soutenant dans sa course, de ses colonnettes élégantes et artistement cannelées, cette partie du toit qui se prolonge en avant-couverture.

Or, c'était par une soirée délicieusement belle du mois de juin de l'année qui va bientôt mourir. Une riche lune s'était levée sur les champs parfumés d'une moisson encore naissante. Les étoiles s'allumaient les unes après les autres au fond du ciel, et rien ne troublait le silence de la campagne, hors le murmure des vagues agonisantes qui venaient tour à tour, mourir, lécher et balbutier sur le sable fin et étincelant de la rive du pittoresque Y..... qui coule ses eaux bleues à quelques arpents plus loin.

Neuf heures venaient de sonner au timbre de riche métal de l'antique horloge de la demeure dont nous venons de caquer le croquis.

Tous les membres de la famille, alors réunis sous le toit de feuillage d'une vigne vigoureuse qui formait un dôme de verdure au-dessus de leurs têtes, se livraient avec abandon et sans gêne à toutes les douceurs d'une conversation du cœur au cœur, de l'âme à l'âme.

Cependant, à une question que la mère posa naïvement à son fils aîné, grand jeune homme de dix-neuf ans, à la figure douce et intelligente, il se fit un silence presque morne dans la petite réunion.

— Pauvre mère, lui répondit le jeune homme, en baisant au front sa plus jeune sœur, qui s'amusa à tirer les oreilles d'un gros Terreneuve qui souffrait ce manège avec une stoïque patience ; pauvre mère, c'est une tâche joliment difficile que

celle que vous m'imposez là !... Vous dire l'effet que produit le premier coup de scalpel sur l'âme de l'étudiant en médecine ! ! .. Ha ! ha ! ha ! pour le coup, vous n'y pensez pas !... .

Alors, la mère commença à plaider... et puis, vous le savez, lecteur, les mères plaident si bien ! !... si tendrement ! !... que force fût à l'étudiant de satisfaire la curiosité maternelle. Il s'y prêta de bonne grâce et commença en ces termes :

« Il y a des scènes dans la vie d'un jeune homme qui ne sauraient s'effacer de sa mémoire.

L'âge, le lieu, l'occasion, sont comme les trois poinçons qui gravent sur son âme impressionnable, de ces lignes qui sont indélébiles, de ces lignes, que le temps en dépit de sa lime qui ronge tout, ne peut détruire... .

Telles sont les impressions qui accompagnent le premier coup de scalpel dont l'étudiant en médecine entaille la chair inerte du cadavre dans l'intérieur duquel il doit trouver une mine d'instructions.

En effet, sortant du collège, où sa jeune imagination ne s'est nourrie que de riantes pensées de jeux, de bonheur, d'illusion, il bat en retraite devant la froide et imposante immobilité de l'habitant du cercueil. Cette chambre de dissection, avec sa table brute et grossière, entachée de graisse, de poussière et de sang, qui la recouvrent comme d'une mosaïque hideuse ; les hiéroglyphes les plus infâmes ; les sentences infernales, les caricatures sataniques dont une main sacrilège a souillé les murs ; le plancher glissant d'ordures et de débris sanglants ; l'atmosphère corrompue d'une odeur fétide de pourriture cadavéreuse dont est infecté le lieu, et par dessus tout cela, ces corps à demi déchiquetés des sujets, fait de ce tripot de chair humaine un noir et lugubre ensemble qui le frappe de stupeur... lui navre l'âme.....

Il n'ose regarder autour de lui... Les cadavres lui font peur ! !

Oh ! oui, ils lui font peur !... .

Tenez, voyez-vous, celui-ci, avec son œil rouge et fixe, sa bouche ouverte et souillée d'écume, ses cheveux à pic sur sa tête pendante... ne dirait-on pas qu'il le défie ! Puis, dans ce coin, celui-là, avec l'horrible grimace que l'agonie a moulée sur son visage livide, son bras tendu, ses doigts crochis par ses convulsions dernières et son attitude menaçante... ne dirait-on pas, qu'il le brave... qu'il l'appelle... qu'il le provoque à une lutte terrible... désespérée... .

Oh ! ce luxe de mise en scène l'accable.

Cependant, il est étudiant en médecine... il faut qu'il s'approche du cadavre... il faut qu'il le contemple... il faut qu'il le touche... il faut de plus ! ! ! il faut qu'il le poigne ! !... .

Alors !.. coule dans ses veines, comme du plomb fondu ; la moëlle de ses os se fige, son cerveau brûle, ses cheveux se hé

rissent, son corps tremble, ses yeux se voilent, ses muscles e détendent, ses bras tombent, le scalpel échappe de ses doigts paralysés, et le mot "impossible" ! glisse de son cœur à ses lèvres !....

Pourtant il n'y a plus à battre en retraite.... il n'y a plus à balancer.... il faut qu'il se résolve !!!

Ses compagnons.... ses confrères sont là qui le nargueraient... il est homme... il a de l'amour-propre... avec l'amour-propre on a remué le monde... il s'approche—il contemple—il touche—il coupe..... il s'arrête !!

Oh ! c'est que, voyez-vous, la trace de sang qui naît sous l'incision de son scalpel, pour se répandre en larmes rouges sur la chair blanche du sujet, c'est, dis-je, que cette trace de sang lui semble une condamnation, une flétrissure infamante que la mort lui jette à la face pour le maudire !!! C'est que, novice encore au contact des cadavres, il lui semble que cette chair inerte est palpitante.... élastique.... vivante.... et il se souvient alors, que la nature a fait le sang de l'homme rouge, pour en stigmatiser le meurtrier... l'assassin !

Cette pensée devient une pensée fixe.... une pensée dominante—terrible.... qui l'écrase.... qui l'accable.

Dès lors l'amour-propre ne le retient plus.

Le scalpel glisse de ses doigts.

Il sort vite, bien vite.... mais hélas ! le cadavre qu'il vient de laisser, ne le laisse point, Lui !!

Il est devant lui.... il est derrière lui.... il est à sa droite.... il est à sa gauche.....

Damnation !

Il est dans son cœur !!!

Arrivé à la pension tout juste comme la cloche l'appelle de sa langue de fer au souper, il se met à table.

Mais dites, comment toucher ce pain si blanc, avec ces mains qui viennent de pétrir de la chair humaine ?.... avec ces doigts, qui se sont imbibés.... imprégnés de sang et qui sentent encore le cadavre !!.....

Le souper terminer, il ne s'amuse point avec ses amis ; ses pensées sont noires et tristes comme son cœur.

Il songe à l'affreuse tragédie de l'après-midi, il se figure la révoltante mise en scène de cette chambre de sang, il voit encore devant lui, ces personnages à l'œil terne, à la bouche entrouverte, à la langue inerte.... à la chair si froide.....

Il se couche à bonne heure....

Peut-être le sommeil dissipera-t-il le charme !

Mais non ! le cauchemar le tourmente.... il ne voit que sang.... il ne palpe que sang.... toujours du sang.... partant et partout du sang.....

Encore une fois, il se trouve dans cette salle de dissection, où il lui a fallu faire ses premières armes.... Mais cette fois, voyez-vous, il est seul !.... oui, seul !.... tout seul avec le mort, dont la froide fixité du regard l'épouvante.....

Soudain, le cadavre meurtri.... coupé.... disloqué.... se lève lentement sur son séant.... ses larges et profondes plaies ruissellent d'un sang noir, épais et marbré d'écume, qui se coagule peu à peu, ses cheveux tombent par mèches pourprées sur son visage décomposé et sa tête pendante se relève avec effort !!!

A mesure qu'il se redresse, sa chair se replace et s'ajuste lambeau par lambeau, ses membres épars s'emboîtent, ses yeux renfoncés se raniment et brillent au fond de leurs orbites comme deux tisons d'enfer, sa bouche s'ouvre et se reforme, ses dents claquent et grincent, sa langue se délie.... articule des sons sinistres !.... Oh ! horreur ! le mort ressuscite, voit, parle, marche, l'étreint dans ses bras décharnés.... puis, pour assouvir sa vengeance et dans un suprême effort de haine.... il le presse sur sa poitrine sanglante.... il l'étouffe.... il le tue....

Ce n'était.... qu'un rêve !!! Il s'éveille.

Des sueurs froides ruissellent sur son corps qui tremble comme une feuille au vent.

Oh ! non ! s'écrie-t-il, non, mon Dieu ! je ne veux pas être médecin."

— Assez, assez, s'écria la mère, en mettant la main sur la bouche de son fils pour l'interrompre dans son récit, tu me fais peur avec tes émotions d'étudiant en médecine. Tiens, rentrons, car vois-tu, il me semble voir partout des cadavres, des fantômes, des....

— Oh ! oh ! je vous le disais bien, que vous vous repentirez de votre demande, fit l'étudiant, tout joyeux de l'effet qu'avait produit son récit sur l'auditoire. Mais vous l'avez voulu, moi, je n'ai rien à me reprocher !

Comme le jeune homme achevait ces paroles, dix heures tombaient en vibrant du timbre de l'antique horloge de la maison dans l'intérieur de laquelle la famille se réfugia, d'abord contre les fantômes, puis ensuite contre la fraîcheur de la nuit qui commençait déjà à se faire sentir. La porte se referma, puis tout rentra dans le silence.

C. A. N. L.



LA FALAISE D'ARCONA.



“Le solitaire donne toute son âme.
Le mondain, rien qu'un sable stérile.”

“ÉTAIT en 18.. à l'époque où l'équinoxe d'automne rend dangereux les parages de l'île de Rugen.

Une brusque rafale arrivait du détroit du Sud et remuait la Baltique jusques dans ses abîmes. Les vagues s'élevaient hautes et folles et venaient s'abattre aux pieds de la falaise d'Arcona ; tandis que les vents siffaient dans les cordages des navires comme un ricanement satanique, et que la mouette poussait son cri strident et sauvage.

Cependant, sur la cime de la grande falaise blanche d'Arcona, au milieu des bruyères, s'avance un étranger couvert d'un noir manteau. Egaré de son chemin dans l'obscurité, il marche au hasard. . . . La tempête redouble, il est courbé, il va s'arrêter car l'orage est affreux ! Mais il a dit quelques mots bien bas, comme si c'était un mystère, l'aquilon en passant a emporté le mot *Elfride* ; c'est tout ce qu'on a su. Il se relève fier et déterminé, comme s'il bravait la tempête ; il marche, comme s'il était poussé par la fatalité, car tout est précipice autour de lui ; encore un pas, et au second il franchira trois cents pieds et arrivera en lambeaux au bas de la falaise d'Arcona !

Ses yeux cherchent avec incertitude le chemin qu'il doit suivre ; mais la nuit enveloppe Rugen d'un réseau d'ébène. . . il va poser ce dernier pas ! . . .

Tout à coup, une étoile tremblante brille à sa gauche ; lumière bienfaitrice comme celle du phare que cherche le marin.

C'est la lampe solitaire qu'on vient de suspendre à la fenêtre de la maison du chef des pêcheurs. Il la reconnaît, voit en frémissant son danger et reprend en tressaillant sa vie qu'il allait jeter au gouffre. Il recule épouvanté et se dirige vers cette étoile bienfaitrice.

Sa marche est pénible, son front soucieux, sa main serre violemment le poignard qu'il porte sur lui.

Il paraît irrité.—Silence, il parle.

“Pitié ! dit-il avec mépris, non : elle, si frêle et si timide, n'a t-elle pas été sans pitié quand mes larmes lui ont dit que sa froideur dédaigneuse reprenait chaque jour les espérances qu'elle m'avait laissées concevoir ?”

Puis un effrayant silence succède à cet étrange monologue. L'orage du ciel aussi est suspendu ; on n'entend plus la grande voix de la mer ; il semble que les vents se soient arrêtés pour écouter cet homme perdu dans l'espace. . . .

Quel est donc cet homme ?

L'implacable étranger arrive enfin, le cœur plus impétueux encore que les vagues et la tempête.

Il pousse du pied une porte entr'ouverte, traverse une pre-

mière chambre, c'est celle des pêcheurs. . . Il marche comme quelqu'un qui sait où il va. Il arrive dans une pièce plus petite, mieux ornée, c'est la demeure de la fille du pêcheur Christian.

A seize ans, la pensée est pieuse et l'âme pure ; l'enfant est à genoux, au pied de la croix du Sauveur ; sa belle tête est inclinée sur ses mains jointes. . . Elle prie ! . . .

Et lui, il est debout, immobile, l'étranger nocturne ; dans son œil a brillé un moment l'éclair qui ressemble à celui de la foudre, et aussi prompt qu'elle, on l'a vu disparaître.

La jeune et blanche fille relève ses yeux, bleus comme un ciel d'été ; mais son premier regard n'est pas pour l'étranger, il s'est adressé au *Christ*. . .—Est-ce pour le remercier ou pour le prier de ramener bientôt son père et son frère qui voguent vers Falstar, cette île de Danemarck où un héritage les attend ?—Car on disait que Christian n'avait pas toujours été pêcheur.

“Mon Dieu ! dit tout à coup, à haute voix, l'angélique jeune fille, dirige-le dans ses actions et dans le pénible chemin de cette vie, comme je t'ai supplié de le diriger au milieu de cette affreuse tempête. Elève son cœur, éclaire sa raison et préserve-le de tout mal !”

Tandis que s'écoulait limpide la prière de l'enfant, l'étranger, plus sombre que les nuages de l'air, était immobile et rêveur à l'entrée de cette chambre qu'il semblait respecter depuis qu'il avait entendu cette manifestation secrète.

Tout à coup, changeant de pose et de visage, il jette à terre son manteau et découvre sa tête. La jeune fille se retourne. . . mais elle le voit sans effroi. . . et semble lui sourire avec béatitude.

Ils se connaissaient donc ? . . .

L'étranger s'approche, l'enlace de ses bras, et pose un baiser sur son front d'ivoire ; la jeune fille sourit encore. . .

Ils s'aimaient donc ? . . .

—Edward, comme vous êtes mouillé ! lui dit-elle, tenez, prenez ces vêtements de mon frère, le foyer les a chauffés, ils vous sécheront bien, et la jeune et svelte fille disparut aussitôt.

—Bien, dit-elle en rentrant quelques instants après, je vous aimais comme mon fiancé, je vous aimerai cette nuit comme mon frère.

L'étranger ne répond pas.

Un long silence succède ; puis comme si cet homme sortait d'un songe.—Elfride, sais-tu qu'ils sont tous noyés, mes matelots ?

—Quoi, ceux qui vous conduisaient chaque jour à Warakewitz ? . . .

—Oui, partis du navire qui est à l'ancre dans la baie de Sélaferbe, la tempête nous a surpris dans cette passe où je me fais descendre ordinairement. La houle était si forte, que nous nous sommes brisés sur les rochers de la passe.

—Imprudent ! pourquoi venir ?

—Mon pilote ne le voulait pas, moi-même j'y allais, mais je me suis dit : Elfride m'attend, et je suis parti !

— Oui, pour faillir être englouti par la mer !...

— Il est vrai qu'au milieu des écueils, et lorsque la vague me tenait sous elle, j'ai été sur le point de lui laisser ma vie ; mais la même pensée m'est revenue, je me suis dit encore : Elfride m'attend, et j'ai bien forcé la vague à m'abandonner. Sais-tu que tout à l'heure encore, j'ai failli laisser cette vie au bas des rochers d'Arcona, et que ton nom a suffi pour me tirer de l'abîme où j'allais me précipiter ?

La jeune fille se taisait et baissait ses beaux yeux, mais qui pourra dire ce qui se passait au fond de son âme, et quelle puissante domination y exerçait l'étranger !...

— Sans ta lumière, continua-t-il...

— Je ne vous attendais pas, interrompit promptement Elfride en rougissant ; j'espérais même que vous ne viendriez pas, ajouta-t-elle bien bas.

— Ne pas venir, Elfride ! quand l'absence de ton père... mais non, tu ne le penses pas ?...

La jeune fille ne parlait plus.

— Quel lieu, quel moment plus propices pour te jurer un amour éternel !...

— Eternel !... reprit Elfride avec exaltation.

— Eternel... répéta gravement l'étranger.

— Tu le jures devant Dieu, Edward ?

Il tendit la main vers le Christ, et dit : J'y engage mon honneur, mon âme, ma foi !—

Le lendemain, toute la côte de Rugen était calme et solitaire. La nature s'éveillait dans un silence solennel, on voyait à l'horizon la Baltique, triste et majestueuse, traçant de longues lignes bleues, sur lesquelles de grands vaisseaux ressortaient comme des fantômes immobiles. Plus près, on distinguait quelques barques de pêcheurs larguant leurs voiles latines pour aller à la madrague, comme les goëlands étendent leurs blanches ailes pour saisir plus rapidement leur proie.

Sur le sommet d'Arcona, les bruyères redressaient leur aigrette rosée et une légère brise de terre faisait pencher mollement les genêts sous leur couronne d'or.

Tout paraissait reprendre sa place accoutumée dans cette vaste solitude, car vous passeriez votre vie là, que vous ne verriez que ces bruyères, ces ulex européens, ces rochers, ces falaises, cette mer bleue et ce ciel gris. Vous n'entendriez que la voix aigre de la mouëtte, le déchirement de la vague sur les galets de la plage, le bruit confus des vents et quelquefois la grande voix de la tempête.

Mais alors on n'entendait d'autre bruit que celui de la vague qui s'étendait sur le sable de la baie silencieuse, murmurait des sons mélancoliques, et puis, par intervalle, une harmonie monotone qu'un vieux père jetait au vent du matin.

Cependant le soleil paraissait resplendissant de feux et de lumière ; tout reprenait la vie et le mouvement ; mais Elfride n'était point éveillée...

On remarquait dans la baie de Selaferbe un élégant navire anglais qui levait ses ancres, déployait ses voiles et se disposait à sortir de la rade pour gagner la passe du Sund—Un coup de canon fut le signal du départ, et bientôt on ne distingua plus son pavillon que comme un crêpe noir qui paraissait flotter, signé d'adieu !...

Le bruit inattendu avait réveillé brusquement Elfride. Son premier mouvement fut de chercher à s'en rendre compte, elle étend les bras... sa main rencontra un papier... elle lit...

Horreur !... Il renfermait mille guinées et un adieu.

— Edward, mon fiancé devant Dieu !... s'écrie Elfride en s'élançant vers la falaise d'Arcona...

Le fiancé, c'était... le dirai-je... c'était...

Sir Hudson Lowe qui voyageait alors dans le Nord, pour son plaisir !... (1)

Le même jour, vers le coucher du soleil, les pêcheurs de Warakewitz, commandés par Christian, revenaient gaiement de Falstar, car leur chef était devenu riche.

En approchant de la plage, ils chantaient des fragments de ces vieux vers runiques qui conjurent les orages ; mélodie mystérieuse comme une chanson du berceau ou un refrain des montagnes.

Arrivés au pied de la grande falaise blanche, ils virent des vêtements flotter au vent sur la rive.

— C'est quelque malheureux que la tempête d'hier aura rejeté sur ces bords, dit Christian en dirigeant son esquif au rivage.

.....
C'est ma sœur morte !... dit son fils en s'élançant à terre.
.....

Que de fois, depuis qu'on m'a montré la blanche falaise d'Arcona, je suis allé m'asseoir sur ses bords escarpés !...

Là, dominant cette mer polaire et ces sombres rivages, il me semblait entendre, pendant les tempêtes, des gémissements plaintifs se mêler aux gémissements de la hise, et je me disais que là, le bon, l'innocent, fut encore victime du méchant, du criminel.

Puis, laissant aller mes pensées d'espérance et cherchant des mystères inconnus, il me semblait voir s'élever du sein des vagues, au milieu des vapeurs brumeuses de la Baltique, une pâle figure de jeune fille dont les formes fantastiques montraient vers le ciel, comme un ange qui se rend à l'appel de Dieu ?...

Et il me restait un parfum d'espérance et de croyance, et je pensais que l'énigme de cette vie n'avait d'explication qu'aux pieds de l'Eternel !

LORD WIGMORE.

(1) Cette triste histoire, racontée imparfaitement à Stralsund, était dirigée contre sir Hudson Lowe à l'époque où tout le continent retentissait d'un cri de réprobation contre lui.

A cette époque, cet homme avait plus de quarante ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne, son sourire diplomatique était alternativement froid ou gracieux, ses cheveux châtin clair commençaient à grisonner, ses sourcils rabattus sur ses yeux était d'un roux prononcé. Son regard était pénétrant et avait quelque chose de sauvage. Il ne s'asseyait presque jamais, parlait toujours en mouvement, et de temps à autres soubresautait par vives saccades.

Sa figure à fond sinistre avait fait dire à l'empereur qu'il lui rappelait un sbire de Venise.— Du reste, sir Hudson Lowe savait prendre les formes les plus séduisantes ; il avait de l'esprit et du talent.

POÉSIE.

LE POÈTE QUI VEILLE AU CHEVET DE SA FILLE.

Encore tout enfant, vers sa douzième année,
Ma fille, près de moi, par mes soins ramenée
Des rives du midi, chaque soir reposait
Dans un salon voisin dont l'aspect lui plaisait,
Et sur lequel s'ouvrait la porte de ma chambre.
C'était aux longues nuits du nébuleux décembre.
Loin de l'enfant, toujours, ma lampe se posait ;
Mais pour que la clarté, quoique fort tempérée,
Ne troublât le repos de l'enfant adorée,
Un obstacle aux lueurs opposé, chaque soir,
Laisait le petit lit dans un espace sombre,
Qu'on aurait cru tendu de noir.

Cet obstacle, prudent dispensateur de l'ombre,
Du hasard par un jeu bizarre et fortuit,
Laisait à découvert, par une obscure nuit,
L'un des bords du globe d'opale
D'où s'échappait, en lumineux sillon,
Un trait de feu, tombant en vif rayon
Sur cette tête virginale

Qu'embellissait encore un paisible sommeil.
Un diadème d'or, de perles, de vermeil,
Et de mille rubis les lueurs vacillantes,
Dont les teintes, l'esprit, le calme, la candeur,
Composaient un tableau d'ineffable douceur,
Ces traits, purs de contours, imposants de noblesse,
Rehaussés par l'éclat de la fraîche jeunesse,
Et ce long sourcil noir, hardiment dessiné

Sur la base d'un front de satin et d'ivoire ;
Merveilleusement couronné
Par une chevelure noire,
Cadre d'ébène, enfermant les contours
D'un visage esquissé par la main des amours.
Cette réunion des grâces enfantines
Au prisme scintillant d'une douce lueur,
La faisait ressembler à ces vierges divines
Que Raphaël tira d'un cerveau créateur ;
Ou bien encore, à cette tête d'ange
Que seule, ou dans un groupe, on retrouve souvent
Dans les œuvres de Michel-Ange.

De l'enfant endormi j'approchai doucement :
Un fin sourire arquait ses lèvres demi-closes ;
De ce corail, orné de perles et de roses,
Un léger soupir s'échappa,
Avec ces mots : Mon Dieu, maman, papa !
Elle rêvait... Longtemps, dans un muet silence,
J'adorai mon enfant, ma plus chère espérance,
L'étoile de mes jours ! Puis, sur ce front mortel,
Je déposai, sans bruit, le baiser paternel,
En murmurant ces mots dictés par ma tendresse :
Dieu, qu'on prie à genoux, protège sa jeunesse ;
Dans la route du bien daigne la diriger ;
Fais que ton ange, esprit d'infaillible sagesse,
Sous ses ailes d'azur abrite sa faiblesse
A l'approche de tout danger.

UNE PEINTURE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

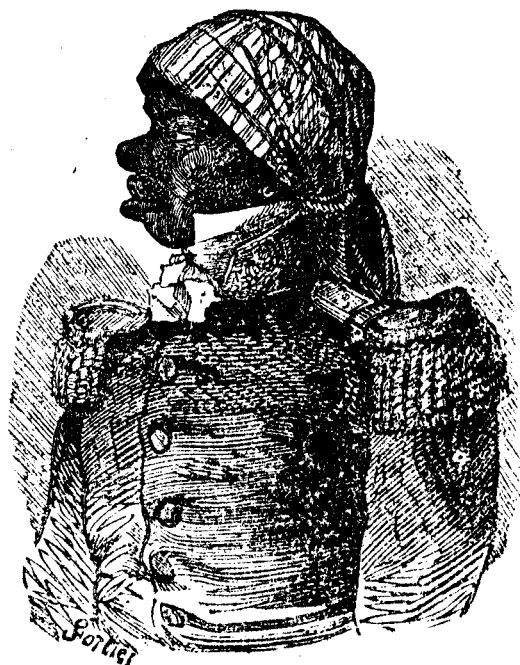


N vient de découvrir dans la Sainte-Chapelle une curieuse peinture sur fond d'or, qui remonte au treizième siècle. Exécutée à cru sur le mur, sans aucune préparation, cette peinture, dans laquelle on retrouve l'emploi des couleurs les plus sensibles et les plus altérables, telles que les laques, a cependant conservé toute sa fraîcheur, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle se trouve justement placée dans la chapelle basse, sur une muraille empreinte d'une humidité constante, causée par la contiguïté de la fameuse galerie du palais, dont la démolition est fort heureusement reconnue indispensable aujourd'hui ; c'est, de plus, qu'elle était recouverte de trois couches de badigeon à la chaux, qu'il a fallu enlever à grande eau.

La scène est celle de l'Annonciation ; l'ange présente une branche de lys à la Vierge, qui tient un livre à la main. Ces figures ont environ quatre pieds de haut.

Dans un médaillon au-dessus, on voit la Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux et deux anges qui encensent. Il est fort difficile de reconnaître le mode de peinture qui a pu être employé, car la peinture à l'huile semble seule capable de résister dans de semblables conditions ; mais comment admettre que cette peinture découverte à la Sainte-Chapelle, et qui remonte au treizième siècle, ait été exécutée à l'aide d'un procédé dont l'invention est si généralement attribuée à Jean de Bruges ? A la vérité, le moine Théophile et Cennino Cennini, ces deux anciens auteurs des douzième et treizième siècles, indiquent positivement tous deux le moyen de peindre à l'huile sur le mur. Au reste, le ministre des travaux publics, frappé de l'importance de la découverte que nous venons de signaler, vient de charger le savant chimiste M. Dumas de faire l'analyse de couleurs et des procédés qui ont pu être employés dans l'exécution de cette curieuse et si ancienne peinture murale, la seule de cette époque qui se trouve encore à Paris.

UN NOUVEAU MONARQUE.



L'EMPEREUR FAUSTIN I^{er}. (SOULOUCUE.)

Le nouvel empereur d'Haïti ne pouvait échapper au crayon des dessinateurs. Le voilà, messieurs et mesdames, tel que la nature l'a créé, dans un jour de caprice, et tel que le noir sénat haïtien et le général Vil Lubin l'ont couronné, pour avoir aussi leur Charlemagne et leur Napoléon. Ne pouvant changer sa figure, ils ont changé son nom. Du président Soulouque, ils ont fait l'empereur Faustin Ier. Cela s'est bâcié en trois jours. C'est la durée moyenne des révolutions. Et le lendemain, le nouveau monarque avait organisé sa cour, multiplié les ducs et les comtes, prodigué les décorations et les costumes. Les colifichets sont le faible des nègres. On est étonné que pas un président de la République d'Haïti ne se soit avisé, — avant Soulouque, — de se faire nommer empereur, moyennant une distribution de croix et de verroterie. Enfin, la chose est faite. Vive Faustin Ier ! Puisse-t-il faire le bonheur de son peuple comme il a fait la joie de l'Europe ! Songeons, du reste, avant d'en trop rire, que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. Faustin serait assurément un très-drôle d'empereur en France. Mais à Saint-Domingue, c'est un admirable monarque ! Il a tous les agréments de l'emploi, depuis le nez jusqu'à la lèvre inférieure, — depuis le gros orteil jusqu'au bout de la toison. Il brille comme un charbon éteint, au milieu de ses dignes courtisans, le prince Pierrot, le prince Bobo, le marquis de Cocasse, le duc de Léogane, le comte Vil Lubin, etc., etc., etc. L'accord est parfait, et vous savez que l'accord est le nerf de la politique.

LES VOYAGEURS CÉLÈBRES.

LA PÉROUSE.



LÉAN-François Galaup de La Pérouse naquit à Alby, en 1741. Sa vocation se révéla de bonne heure par une aptitude remarquable à certaines études spéciales, et ses parents, dont la tendresse était éclairée, se hâtèrent de le placer dans la voie où la nature semblait l'appeler. Cet accord entre la volonté de la famille et les dispositions de l'enfant n'est pas indigne de remarque ; car, le plus souvent, le père subordonne la destinée de son fils à ses propres plans d'avenir ; la mère la soumet à ses sollicitudes ; et Dieu sait combien de grands hommes, ou simplement d'hommes utiles, ont manqué à la patrie par suite de ces déviations forcées !

Entré, dès ses jeunes ans, à l'École de marine, il se préoccupa plus encore de la gloire qui s'acquiert par les conquêtes pacifiques de la science, que de celle qui ne s'obtient que par les luttes sanglantes de la guerre ; et quoique, comme ardent patriote, il admirât avec enthousiasme les Duquesne, les Jean Bart, et les autres héros de la France, il choisissait de préférence, comme objets de sa noble émulation, les Magellan, les Drake, et, en général, les célèbres navigateurs de tous les pays et de toutes les époques. Du reste, ce n'était pas seulement par ses facultés intellectuelles qu'il semblait né pour jouer le rôle de ces illustres voyageurs, c'était plus encore par des qualités morales tout à fait appropriées aux devoirs difficiles et exceptionnels qu'ils ont eus à remplir. Ainsi, l'on remarquait chez lui le germe des vertus qui caractérisaient Christophe Colomb, et qui, plus tard, ont immortalisé l'infortuné Cook : cet amour de la justice, qui inspire aux subordonnés une confiance sans bornes, et qui devient la principale ressource de celui qui exerce l'autorité, lorsque, dans des contrées lointaines, il n'a que le prestige de sa suprématie à opposer à des hommes aigris par la souffrance ou exaspérés par le danger ; cette fermeté, tempérée par la douceur naturelle qui fait à la fois chérir l'homme et redouter le fonctionnaire ; enfin ce sang-froid inaltérable qui permet d'apprécier sagement les obstacles et de les surmonter.

Ceux qui confondent le courage avec la fougue méconnaissent les caractères d'une telle trempe ; aussi a-t-on osé prétendre que La Pérouse passait, dans son corps, pour avoir peur de la poudre ; c'est là une mauvaise plaisanterie de quelque enseigne mis aux arêts par son chef ; mais, puisque cette futile calomnie a été accueillie par nos biographes contemporains, il est bon de lui opposer la réponse la plus digne et la plus concluante : les *Etats de service de La Pérouse*, qui l'élevèrent, d'exploits en exploits, de 1756 à 1762, du simple grade de garde-marine à la dignité de chef d'escadre.

Cependant Louis XVI, cet infortuné monarque, qu'on s'est plu à représenter comme tout à fait incapable de hautes pen-

sées et uniquement livré aux préoccupations les plus vulgaires ; ce roi, auquel il n'a manqué peut-être, au contraire, que de vivre dans des temps de calme pour acquérir la réputation d'un sage sur le trône, formait alors un projet dont la grandeur ne saurait être contestée. Or, dans ce projet, l'initiative, le plan, et jusqu'aux prévisions les plus minutieuses qui pouvaient le faire réussir, tout lui appartenait en propre, tout y révélait dans ce prince (auquel on ne reconnaissait de talent que pour la serrurerie) un savant géographe, un judicieux économiste, et enfin, mieux encore, un ami éclairé de l'humanité, un véritable philosophe. Il s'agissait d'acquérir à la France, par un grand voyage de découvertes, la même gloire et les mêmes avantages que Cook avait procurés à sa patrie. Louis avait fait choix de La Pérouse, dont le mérite avait fixé ses regards, et dont le caractère n'était pas sans analogie avec celui du monarque. Jamais chef d'expédition n'a reçu des instructions plus prévoyantes, plus judicieuses, plus complètes, et surtout plus philanthropiques. Elles avaient été rédigées sous l'inspiration du roi, et, sur l'original qui en existe encore, on trouve des annotations écrites de la main de Louis, qui font le plus grand honneur à son esprit et à son cœur.

« Pour résumer, dit-il, ce qui est proposé dans ce mémoire et les observations que j'ai faites, il y a deux parties : celle du commerce et celle des reconnaissances. La première a deux points principaux : la pêche de la balaine dans l'Océan méridional, au sud de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, et la traite des pelleteries dans le nord-ouest de l'Amérique, pour être transportées en Chine ou au Japon. Quant à la partie des reconnaissances, les points principaux sont : celui de la partie nord-ouest de l'Amérique qui concourt avec la partie commerciale ; celui des mers du Japon qui y concourt aussi (mais, pour cela, je crois que la saison proposée dans le Mémoire est mal choisie) ; celui des îles Salomon et de la Nouvelle-Hollande, etc., etc. »

Les opérations relatives à l'astronomie, à la physique, à la géographie et à l'histoire naturelle furent déterminées avec une clarté parfaite. Ces prescriptions prouvent en faveur de la haute intelligence du souverain ; mais il en est plusieurs qui viennent de son cœur, et donnent à ces instructions un caractère tout exceptionnel. C'est ainsi qu'il recommande la plus grande modération envers les sauvages, contre lesquels on ne recourra à la force qu'à la dernière extrémité, et qui ne doivent connaître la civilisation que par ses bienfaits. Dans cette vue, on emportait, pour les naturaliser chez différents peuples, les végétaux et les animaux les plus utiles de notre Europe. Il indique l'hygiène à suivre pour la santé des équipages, et les douceurs à leur accorder. Ses intentions furent si bien suivies, qu'à leur arrivée à la Nouvelle-Hollande, après trente mois de campagne et plus de seize mille lieues de route, nos marins étaient aussi bien portants que le jour de leur départ à Brest. Louis exige de plus que les deux bâtiments voguent de conserve pour se prêter un mutuel secours, et il termine par ces paroles qui peignent son âme : « Je regarderais comme un des plus heureux succès de l'expédition qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. »

Ce prince et ce sujet si bien faits pour s'entendre se dirent un adieu cordial et mélancolique. On eût dit, à voir cette

sorte d'intimité qui s'était établie entre eux, qu'ils étaient unis par un lien mystérieux. N'était-ce pas, hélas ! celui de la fatalité ? Ne devaient-ils pas, l'un et l'autre, occuper le monde par une catastrophe ? et la moins prévue n'était pas la moins certaine, car le roi naviguait déjà, lui aussi, sur une mer orageuse. Les écueils l'environnaient, et sa main était trop faible pour tenir le gouvernail. Son trône devait se briser comme le vaisseau du navigateur, et l'un et l'autre devait conquérir une grande célébrité par un grand malheur. Oh ! si La Pérouse, échappé au naufrage, eût vécu dans quelque île déserte, et que la nouvelle du régicide eût pu y parvenir à ses oreilles, avec quelle douloureuse amertume il se serait rappelé les paroles de la noble victime : *Le plus beau succès de l'expédition, ce sera que personne n'y perde la vie.*

Tels furent les préparatifs imposants de cette belle entreprise. En vain les étrangers jaloux prétendirent-ils que le gouvernement ne voulait que donner pâture à l'activité de l'esprit français, et le détourner de la politique ; une pareille calomnie est suffisamment réfutée par les instructions elles-mêmes, où le plus pur hommage est rendu à la science et à la philanthropie.

La Pérouse appareilla de Brest le 1er août, 1785, avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*. La première était commandée par lui, et la seconde par M. Delangle. Plusieurs savants et artistes s'embarquèrent avec lui. Mais Monge, le plus célèbre d'entre eux, fut obligé de les quitter à Ténériffe, pour cause de santé. De Ténériffe, l'expédition vint reconnaître la côte du Brésil et celle des Patagons. Après avoir doublé le cap Horn, La Pérouse entre dans la mer du Sud, visite l'île de Sandwich, et voulant ensuite explorer la partie de la côte nord-ouest de l'Amérique, comprise entre le mont Saint-Elie et le port de Monterey, il vient relâcher au port des Français. Jusque-là, tout avait prospéré. On avait fait une abondante moisson d'observations scientifiques, et, selon le vœu du roi très-chrétien, *on n'avait pas encore perdu un seul homme.* C'est ici que la fortune donna un premier et cruel démenti aux espérances que faisait concevoir un si heureux début. Trois canots avaient reçu l'ordre de sonder la baie des Français ; on leur avait recommandé les plus grandes précautions : le premier, commandé par M. d'Escures, se trouva engagé dans la passe, sans que l'équipage s'en aperçût, et y périt, ainsi que le second qui avait voulu venir à son secours. La troisième embarcation échappa seule, après de vains efforts pour secourir les deux autres. On laissa sur cette côte désastreuse un cénotaphe, avec l'inscription suivante : « *À l'entrée du port ont péri vingt-un braves marins. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres.* » De là, La Pérouse se rendit à Monterey, puis à Macao, à Manille, à Formose. Il s'avança dans la mer du Japon, et reconnut les côtes de la Chine et de la Corée. C'est dans ces parages qu'il découvrit le détroit de Jesso, et se mit en mesure de rectifier de graves et nombreuses erreurs géographiques. Enfin il vint mouiller dans la baie d'Avatscha ou Kamtschatka, au mois de septembre 1787. Là il obtint de M. de Kalloff, gouverneur pour la Russie, la permission d'envoyer en France le journal de son voyage par M. de Lesseps, vice-consul de France, aux soins duquel on doit la conservation de ce précieux document. Dirigant ensuite sa marche vers l'hémisphère sud, La Pérouse coupa la ligne pour la troisième fois, et relâcha à Maouna, l'une de

bles des Navigateurs, où pour la seconde fois un cruel épisode allait prêter l'intérêt du drame à ce long poème, assez intéressant pour se passer de ces lugubres accessoires. A Maou-na, M. Delangle, commandant de *l'Astrolabe*, le naturaliste de Lamanon et dix hommes de l'équipage furent assassinés par les naturels du pays. La Pérouse disposait de puissants moyens de vengeance ; mais il ne voulut pas s'en servir, de peur de frapper les innocents avec les coupables, et il se borna à infliger à cette terre inhospitalière la dénomination de *l'île des Massacres*. De là, l'expédition visita l'île des Amis, et rencontra le commodore anglais Philipp qui venait fonder la colonie de Port-Jackson. Ensuite elle se rendit à Botany-Bay, et c'est de là que fut écrite une dernière lettre de La Pérouse, datée du 7 février 1788, et dans laquelle il annonçait le projet d'explorer les passages entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et faisait espérer son arrivée à l'île de France pour la fin de décembre 1788.

Le silence de La Pérouse inspira d'abord un étonnement qui se changea bientôt en inquiétude. Jamais le sort d'un homme n'inspira d'aussi vives et d'aussi douloureuses sympathies, parce qu'on savait que jamais homme n'avait affronté les périls avec plus de désintéressement, ne songeant ni à la fortune, ni à la renommée, mais seulement aux progrès de la science et au bien de l'humanité.

C'est, du reste, le temps où les grandes choses inspiraient un grand enthousiasme. La génération de 1789 appréciait les dévouements sublimes, parce qu'elle se sentait prête à se dévouer elle-même pour de nobles motifs. Aussi l'Assemblée nationale, cette *magnanime et fidèle* interprète des pensées et des sentiments de la France régénérée, ne manqua pas de consacrer par un de ses décrets *augustes* la gloire de La Pérouse et de ses nobles compagnons. Mais comme quelques personnes se plaisaient à conserver de douces illusions et à se figurer nos malheureux compatriotes, vivants encore, chez quelque tribu sauvage, tendant les bras vers la patrie et l'accusant peut-être d'ingratitude, l'Assemblée ne se borna pas à un hommage stérile, elle fit un appel à tous les gouvernements du monde pour obtenir des secours en faveur de nos concitoyens s'ils vivaient encore, et des renseignements, s'ils avaient succombé. Elle promit des récompenses à quiconque seconderait ses vues à cet égard ; de plus elle ordonna que deux vaisseaux, sous les ordres de M. d'Entrecasteaux et de M. de Kermadec, iraient à la recherche de *la Boussole* et de *l'Astrolabe* ou du moins de leurs débris. Malheureusement tous les efforts furent infructueux, et cette expédition demeura sans résultat, ainsi que celle que M. du Petit-Thouars dirigea plus tard dans le même but. On dut renoncer à l'espoir d'être fixé jamais sur le sort du malheureux La Pérouse.

Mais quand les espérances s'éteignirent, les souvenirs de meurent vivants, et l'inconnu même donna la couleur de merveilleux à ce tragique événement. L'imagination populaire se livra aux suppositions les plus chimériques, et les poètes trouvant cette corde vibrante, lui firent rendre des sons lugubres. Esménard, dans son poème de la *Navigaton*, consacra aux infortunes de notre héros un chant presque entier, dont nous avons extrait les vers suivants, qui indiquent bien le caractère que l'opinion publique attribuait à cette entreprise.

Ministres de la paix, sous les drapeaux de Mars,
Nous portons aujourd'hui le principe des arts,

Le fer agriculteur et les biens qu'il enfante ;
Un héros va semer de sa main triomphante,
Sous un ciel inconnu, dans le sein des frimats,
Les végétaux féconds, trésors de nos climats.

Peut-être même un jour, soumis dans sa fureur,
Le taureau de Neustrie, ami du laboureur,
Qui par nous aujourd'hui déposé sur ses rives,
Disperse en mugissant les peuplades craintives,
Au soc de Triptolème attaché par leurs mains,
Viendra civiliser ces farouches humains,
Les unir par le soin d'une heureuse culture,
Féconder les déserts et changer la nature ;
La Pérouse entrevoit cet avenir douteux.

En 1826, un capitaine baleinier anglais prétendit avoir trouvé les traces de La Pérouse dans la Mélanésie. Cette nouvelle se répandit dans toute l'Europe, et réveilla partout en France l'intérêt si vif qui s'attachait à ce nom. Le capitaine Dumont d'Urville, qui devait faire un voyage d'exploration à la Nouvelle-Guinée, fut chargé par M. de Chabrol, alors ministre de la marine, de vérifier le récit un peu vague du baleinier anglais. M. d'Urville partit sur la frégate *la Coquille*, qu'il nomma *l'Astrolabe*, comme l'un des vaisseaux de La Pérouse.

En route M. d'Urville recueillit des renseignements qui plus d'une fois se trouvèrent contradictoires. Arrivé à Hobart-Town, il apprit que le capitaine anglais Dillon avait, par ordre de la Compagnie des Indes, exploré l'île de Vanikoro, et y avait recueilli des débris provenant du naufrage de La Pérouse. M. Dillon refusa de donner aux Français des indications, et même il persuada aux sauvages que les Français venaient dans des intentions hostiles, de sorte qu'ils refusèrent aussi de dire à M. d'Urville ce qu'ils savaient ; l'un d'entre eux, heureusement, se laissa séduire par l'offre d'un morceau de drap rouge, et conduisit M. Jacquinot, commandant en second, à l'endroit où le naufrage avait eu lieu ; on y trouva une ancre, un canon et des objets de diverse nature qui ne permirent pas de douter que La Pérouse et ses compagnons avaient péri parmi les récifs de Vanikoro. M. d'Urville y éleva à nos infortunés compatriotes un pieux et modeste cénotaphe surmonté d'un obélisque quadrangulaire avec des planches seulement, car les ferures auraient provoqué la cupidité des sauvages. On y inscrivit ce qui suit :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS.

L'ASTROLABE
14 Mars 1828.

Et quelques années plus tard, M. d'Urville, lui-même, après avoir échappé aux dangers de plusieurs voyages de circumnavigation, meurt d'une mort affreuse, au sein de sa patrie, entouré de sa famille qui périssait avec lui dans les tortures, sur le chemin de fer de Versailles, au retour d'une partie de plaisir. On ne peut s'empêcher de rapprocher en frissonnant ces trois noms : Louis XVI, La Pérouse, Dumont d'Urville, ces trois destinées qui devaient chacune aboutir à une catastrophe, et de se demander, s'il n'y a pas eu entre elles une étrange contagion de la fatalité.

PHILIPPE LAVERGNE.

MODES.



N s'occupe sérieusement des mises de bals et de soirée; les robes à la grecque, avec plis demi-flottants sur le corsage, et manches très courtes, également plissées, double jupe, la première s'ouvrant des côtés, sont très demandées; produites en tulle blanc lamé d'argent, sur-dessous de satin blanc, des flots de rubans, ou des *chutes* de fleurs s'échappant par les ouvertures de la première jupe; tout cela produit un effet enchanteur. On cite aussi la robe à la *Watteau*, en taffetas, en tarlatane, toujours avec double, et même triple jupe, relevée des côtés par des cordons de fleurs.

Quelques robes de crêpe sont bordées d'une frange de plumes d'autruche assortie de nuance. Quand aux coiffures destinées à accompagner ces fraîches et coquettes toilettes, elles s'harmonient avec les ornements de ces dernières; c'est-à-dire que si quelques têtes de marabout, des perles brillantes et des spirales de paillon figurent dans les agréments de la robe, on retrouve de tout cela dans la coiffure; ces feuilles do-

rées, ce clinquant, ces olives mêlées au feuillage, et aux liens de chenille, produisent un effet magique aux lumières.

Nombre de sorties de bal se font en satin ouaté et capitonné, avec fleurette brodée ou passée sur chaque capiton. La bordure est formée d'un galon de plumes posé à plat.

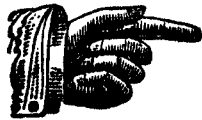
Les Casawecks commencent à passer de mode; en revanche on donne de grands soins aux mantelets d'hiver; velours, bordés d'une dentelle de laine, ou d'une dentelle de chenille; c'est fort distingué.

A l'Editeur de l'Album de la Minerve.

MONSIEUR,—Ne recevant qu'à l'instant les papiers, dont j'avais besoin pour continuer "*Une de perdue, deux de trouvées,*" il m'est impossible de vous en envoyer la suite pour votre prochaine livraison. D'ailleurs mes occupations professionnelles du *Terme* de janvier ne me permettent pas, pour le moment, de m'occuper de littérature. Aussitôt le *Terme* fini, je vous enverrai la suite pour l'Album de Janvier et Février.

Votre Obt. Sevt. G. B.

Aylmer, 31 Décembre 1849.



L'ALBUM qui paraît aujourd'hui complète le volume de l'année 1849; il termine la 4^{me} année de son existence, et la 1^{re} de la "nouvelle série," c'est-à-dire depuis que le nouveau propriétaire et éditeur l'a pris sous sa direction. S'il ne consultait que son intérêt personnel, il en arrêterait de suite la publication. Mais le besoin de bonne littérature est si grand dans le pays, qu'il ne veut pas abandonner sitôt son entreprise. Il doit de la reconnaissance à ceux qui l'ont encouragé jusqu'ici, et il se croit le droit de sol-

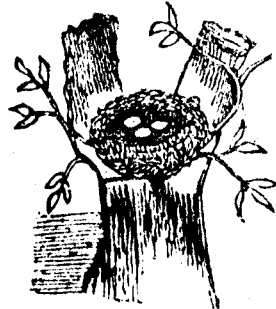
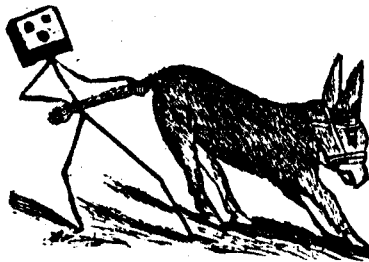
liciter un patronage plus nombreux, car à peine la recette couvre-t-elle les frais d'impression. La Littérature Française du jour n'est pas assez connue dans le pays; on fait aux Canadiens le reproche d'être arriérés sous ce rapport; les moyens de l'y répandre et de lui donner de la vogue sont rares, l'Album est le seul recueil de ce genre; et pourquoi donc ne soutiendrait-on pas une publication qui offre un choix de cette littérature, dégagée de tout ce qui peut choquer les sentiments les plus délicats en fait de morale et de religion? "La mère en permettra la lecture à sa fille," est-il dit dans le titre de ce recueil, et nous tenons beaucoup à ne mériter les reproches ni de la mère, ni de la fille. Nous serons donc fidèle à cet engagement, notre respect pour elles nous fait promettre que nous les aurons toujours dans la pensée dans le choix de nos extraits.

➔ Nous sommes fâchés de nous trouver dans la nécessité de terminer cette courte explication (qui est mesurée sur l'espace qui nous reste) par la phrase sacramentale des journalistes, c'est-à-dire de prier les Abonnés de l'ALBUM de nous faire tenir au plutôt le montant de leur souscription, pour nous mettre en état d'en continuer la publication une autre année.

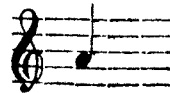
REBUS.



RE



QUI



Explication du REBUS de la dernière Livraison.

L'Annexion est une question qui tient les esprits en suspens.

L'âne—EX scie ON—haie—une question—qui tient les esprits en suspens.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.



PETITE FLEUR DES BOIS.

ROMANCE DE F. MASINI.

PIANO.

Allegretto. *mf*

Scherzando.

ff

REFRAIN.

Pe - ti - te fleur des bois..... Tou - jours toujours ca - chée Long - tems je t'ai cher -

Semplice

chée Dans les prés, dans les bois..... Pour te dire u - ne fois

ten :

mf

Ce mot, ce mot su - - pié - - - - - me Oh ! je t'ai - me, je t'ai - - - - - me, pe-ti - te fleur des

riten :

bois..... Je t'ai - me, je t'ai - - me, Pe - ti - te fleur des bois, je

rall.

t'ai - - - me, je t'ai - - - me, Pe - ti - te fleur des bois.

D. C. al symre segue.

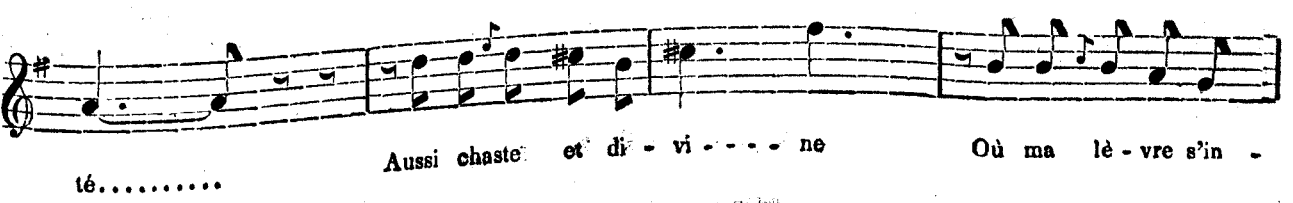
1er. COUPLET.



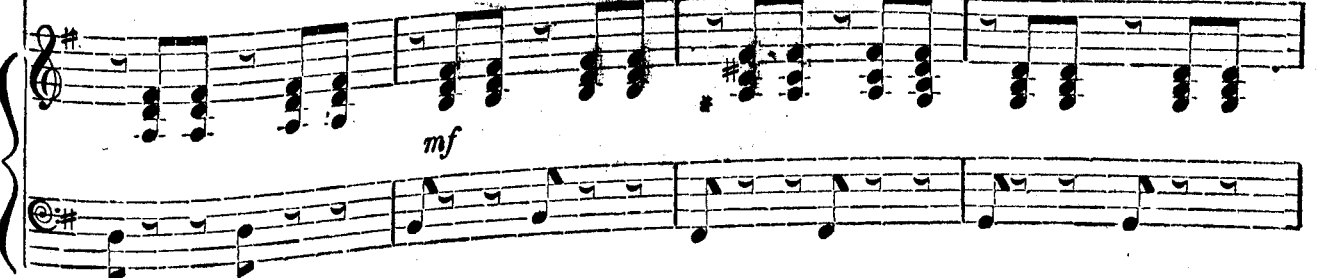
Ta na - i - ve beau - té..... n'of - fre rien de fri -



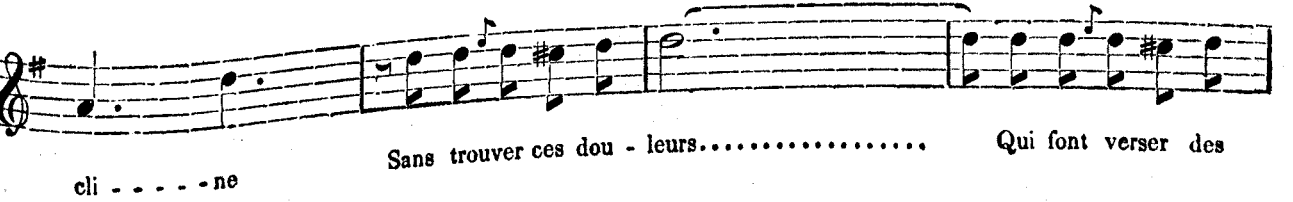
vo - - - le De ta blanche co - ro - - - le Tombe la vo - lup - -



té..... Aussi chaste et di - vi - - - ne Où ma lè - vre s'in -



mf



cli - - - - ne Sans trouver ces dou - leurs..... Qui font verser des



D. C. al. .§.

pleurs..... Sans trouver ces dou - leurs..... Qui font verser des pleurs. Pe -

f rall.

mf *P cress.*

• Tout forme nos liens;
Dans un rayon de flamme
Je te verse mon âme,
Tes plaisirs sont les miens.
J'aime l'oiseau qui chante
L'ombre rafraichissante,
La mouche aux ailes d'or
Reprenant son essor.—Petite fleur, &c.

Celle qui sait charmer
Porte un nom qu'on adore;
Le tien, elle l'honore,
Comment ne pas l'aimer.
Te chercher dans l'absence,
T'apporter ma souffrance,
Te dire sois à moi
Et m'enivrer de toi.—Petite fleur, &c.

